N

Tab I-X 1

1772

SPLENDEUR

ET

SOUFFRANCE.

56911

SPLENDEUR

ET

SOUFFRANCE;

Traduit de l'Anglais de T. S. SURR,

PAR LE TRADUCTEUR DU POLONAIS.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez MARADAN, rue des Grands-Augustins, N°. 9.

Chez Madame LAVERNETTE, au Cabinet Littéraire, rue Saint-Honoré, N°. 354, près la place Vendôme.

1807

AVIS DU TRADUCTEUR.

DANS la plupart des Romans modernes, l'ambition, la jalousie, les travers et les ridicules ne jouent qu'un rôle secondaire : ils concourent toujours à développer et à faire triompher la passion dominante, qui est l'amour.

Thomas Surr, dans ses ingénieuses productions, s'est écarté de la route battue. Dans *un Hiver de Londres* (*an Winter in London*) qui a eu huit éditions successives, il a peint avec vérité les travers des premiers cercles de cette capitale ; et ses portraits ont donné lieu à une infinité d'allusions qui sont applicables, non-seulement

à l'Angleterre, mais encore à tous les pays de l'Europe où se réunissent ce que l'on est convenu d'appeler les gens du bon ton. On voit qu'il a étudié les mœurs et les caractères, qu'il a bien saisi les ridicules de la société en général, et que les scènes qu'il décrit ne sont pas toujours le fruit de son imagination.

L'ouvrage dont nous offrons aujourd'hui la traduction au public (*Splendid Misery*), n'est pas moins remarquable que le précédent sous d'autres rapports, et sera sans doute aussi favorablement accueilli. L'auteur a voulu représenter un homme dévoré d'ambition, à qui les crimes ne coûtent rien pour arriver au faîte

des honneurs et de la gloire, et qui, en les multipliant sans cesse, pense étouffer les remords qui le déchirent. Cet homme, en faveur à la Cour, l'admiration et l'idole du peuple, semble ne rien avoir à desirer pour être heureux; et cependant il est plus à plaindre que le dernier des sujets du Prince. Les tourmens et les souffrances les plus cruels sont toujours pour lui à côté des honneurs les plus distingués, les plus enviés : aux yeux du vulgaire tout semble lui prospérer, et à ses propres yeux tout conspire réellement à l'accabler. A force de dissimulation, d'intrigues et de précautions, il a caché sa turpitude; mais enfin les preuves s'accumulent dans le

silence, bientôt tous ses crimes sont découverts, et plus il était élevé, plus sa chute devient éclatante : il succombe, mais en furieux dont la frénésie a dépassé toutes les bornes, et dont le caractère toujours soutenu est tracé avec une énergie qui devait réussir chez un peuple habitué à tous les genres d'exaltation.

Le Traducteur s'est principalement attaché à conserver à cet ouvrage la couleur nationale ; et néanmoins il s'est conformé, autant qu'il l'a pu, à la délicatesse de la langue française, qui n'admet pas ces tournures hardies qu'emploient les écrivains anglais pour exprimer leurs idées avec plus de force et de précision.

SPLENDEUR
ET
SOUFFRANCE.

CHAPITRE PREMIER.

Un récit.

Elle est partie ! Hanbury, elle est partie ! s'écria le capitaine Melville, en voyant son ami, le respectable Hanbury à l'entrée de la jolie retraite qu'il possédait dans la partie méridionale du comté de Galles.

Il y a deux jours qu'elle m'a quitté, continua le capitaine, et j'existe en-

core ! J'ai survécu à cette séparation, qui je l'aurais juré, devait couler bas ma vieille barque battue par la tempête !

Le capitaine faisait de vains efforts pour cacher les larmes qui échappaient de ses yeux. — Fi ! fi ! dit Hanbury, soyez homme, du courage, du courage !..... — Non, non, jamais, mon cœur est brisé, tout est fini pour moi... Je succombe ; je me trouve heureux cependant de revoir encore mon vieil ami avant que mon voyage soit terminé pour jamais.

— Viens, mon cher Melville, viens... cesse de te livrer à cet accès de vapeurs sombres, vois toutes les jouissances qui te restent, cette charmante maison !....

— Charmante !... Malédiction !... Depuis qu'elle l'a quittée, elle est aussi triste qu'une prison d'Espagne, et mon petit cabinet favori, au bout de

l'allée des roses, où si souvent nous allions fumer une pipe.... depuis qu'elle s'est éloignée, je ne puis y rentrer, tout m'y rappelle les douces attentions de ma chère Océana. De ce côté, je vois les premières lettres qu'elle avait tracées à l'âge de cinq ans, et que ma pauvre femme, qui l'aimait avec l'affection d'une mère, avait entourées de vignettes. De l'autre, ces jolis paysages que vous avez si souvent admirés, ces têtes de caractère qu'elle avait peintes avec tant de vérité; et puis, les traits de ce vieillard, que son aiguille avait si bien rendus. Mais hélas! pourquoi me livrer à ces souvenirs? Peut être je ne la reverrai plus... Combien j'ai été fou de m'en séparer, de l'engager moi-même à partir!...

— Rappelez-vous, mon vieil ami, que c'était pour la servir que vous avez consenti à cette séparation, et sans

doute elle lui sera utile. L'amitié de deux personnes telles que les sœurs de lord Latimore n'était pas à dédaigner. Songez que dans cette retraite écartée, elle ne pouvait espérer d'établissemens; que serait-elle devenue sans protecteurs, si la Providence ! .....

— Et c'est cela même, Hanbury, qui me fait gémir sur ma folie ! N'ai-je pas été la dupe la plus stupide, le plus grand imbécille qui jamais se soit laissé tromper par un fripon de procureur ? J'aurais pu la faire vivre dans l'aisance, pendant que j'aurais existé, et après ma mort lui laisser encore une belle fortune. A l'âge de soixante-huit ans, après avoir acquis quelques mille livres de revenu, en récompense de plusieurs années de service, et de la perte d'un bras et d'un œil, au lieu de jeter l'ancre dans le port de la vie domestique, je me suis lancé sur la mer ora-

geuse de l'ambition ; j'ai prodigué ma fortune pour acheter l'honneur d'être candidat à la nomination des députés au parlement, et j'ai eu la mortification de me voir baffoué, après avoir perdu mon argent et mes espérances. Quelle folie, de mêtre fié au diable, sous la forme d'un homme de loi !

— Mais pourquoi vous affliger par d'inutiles souvenirs ? que servent les regrets, lorsque le mal est sans remède ? Changeons de sujet.

— Non, Hanbury, il faut que j'en vienne à l'objet qui m'a fait desirer votre visite ; mais après votre voyage, vous avez besoin de vous raffraîchir.

Lorsqu'ils se furent assis dans le salon, devant une table où il y avait des pipes, du tabac, de la bierre pour le ministre, et de l'eau-de-vie pour le capitaine ; celui-ci commença ainsi son discours :

A l'exception de vous et de moi, tous ceux qui connaissent Océana, la croient ma fille. Depuis long-temps vous savez la vérité ; mais vous ignorez par quel hasard elle fut confiée à mes soins : je vais vous en instruire.

Vous vous rappelez mon premier voyage à bord du Lion. Le beau vaisseau que celui-là ! Nous étions alors en croisière dans la Méditerranée, et je relâchai à Livourne. Là, je reçus l'ordre de partir dix jours après pour les Indes-Orientales. Ma femme qui, comme vous vous le rappelez, m'accompagna dans ce voyage, demeura à terre tout le temps que nous fûmes hors de Livourne. Il y avait dans la maison où elle demeurait une dame italienne qui était l'objet de la curiosité, et le sujet de toutes les conversations ; elle était enceinte et se disait veuve ; on ne l'appelait que la recluse

infortunée, à cause de l'expression de tristesse de ses traits et de la retraite où elle vivait. Je ne sais par quel hasard elle fit connaissance avec ma femme ; mais enfin elle lui communiqua le desir qu'elle avait de quitter Livourne en secret, et de s'établir dans quelque contrée lointaine.

L'ordre que je reçus de faire voile pour l'Inde offrait à cette infortunée une occasion de s'éloigner, qu'elle saisit avec transport. Mistris Melville parlait l'italien comme sa langue naturelle. Son cœur sympatisait avec celui des malheureux ; elle lui fit des offres de service qui furent acceptées avec reconnaissance, et il fut convenu que la veille du jour de notre départ, l'étrangère se rendrait à bord en secret. Le matin de ce même jour, un exprès lui apporta en grande hâte des lettres qui frappèrent de terreur cette mal-

heureuse femme ; elle alla à bord à l'instant, accompagnée seulement de ma femme, après avoir renvoyé une femme de chambre qui seule était attachée à son service. Tout son bagage consistait dans cette petite boîte, si artistement travaillée, que vous avez vue dans mon cabinet. Enfin, soit que la terreur et le chagrin eussent fait une impression trop forte sur elle, elle accoucha avant terme, à bord du Lion, de cette chère enfant que j'ai nommée Océana, non pas seulement parce qu'elle était née sur l'Océan, mais parce que j'avais résolu de donner ce nom à un de mes enfans, si le ciel m'en eût accordé. La pauvre dame mourut peu de jours après ; et quoiqu'elle eût conservé toute sa connaissance, elle n'avait pu parler ni faire de mouvement. Les soins de ma femme et l'habileté du chirurgien conservèrent

la vie à l'enfant, après que nous eûmes perdu la mère.

J'ai toujours desiré d'avoir des enfans, et c'était dans l'espérance que ma chère Marie pourrait devenir mère pendant mon voyage, que je m'étais précautionné de tout ce qui aurait pu lui être nécessaire dans cette supposition. Mon espoir fut trompé ; mais les objets dont je m'étais fourni nous servirent dans une occasion que nous avions été loin de prévoir.

Après la mort de cette infortunée, notre premier soin fut de tâcher de découvrir son nom et son histoire, car personne n'en avait la moindre connaissance ; ma femme seule pouvait l'entendre, et elle lui avait dit simplement qu'elle était malheureuse. Lorsqu'elle éprouva les premières douleurs de l'enfantement, elle pressait les mains de mistriss Melville, les baignait de ses

larmes, et la suppliait de lui donner la consolation de penser que si elle mourait en donnant le jour à son enfant, il trouverait dans elle une mère tendre. Ce qui est enfermé dans cette cassette, ajouta-t-elle, empêchera qu'il ne vous soit à charge, et le ciel vous récompensera des soins que vous en prendrez ; promettez-le moi, généreuse amie, assurez-moi que vous ne découvrirez jamais à mon enfant l'histoire de sa mère. Elevez-le dans la religion protestante, et que jamais il ne puisse imaginer que sa mère était étrangère. Adoptez-le, si cela vous est possible, ou au moins faites en sorte qu'il ne puisse être réclamé par ceux qui ont persécuté jusqu'au tombeau sa malheureuse mère. L'humanité dicta notre réponse, et un faible sourire de cette infortunée nous exprima sa reconnaissance.

Après sa mort, j'ouvris la petite boîte, en présence de ma femme, du chirurgien et d'une bonne que j'avais emmenée d'Angleterre, en cas que l'espérance dont je vous ai parlé pût se réaliser. Elle renfermait pour six mille livres sterling environ de pièces d'or, une croix d'or, le Paradis perdu de Milton, en Anglais, avec le nom de Mortimer écrit sur la première page, et un petit paquet de lettres signées Mortimer, et adressées à Olivia. Ce n'étaient pas simplement des lettres d'amour ; elles traitaient différens sujets, et peignaient avec vérité les sentimens d'une ame noble et d'un esprit cultivé. Toutes étaient écrites en italien ; celle qui avait si fort effrayé cette infortunée était en mauvais italien, et simplement adressée à Olivia ; en voici la traduction littérale :

« Très respectable dame,

« Nous sommes à Paris, votre route » a été découverte ; peu de temps après » que vous aurez reçu cette lettre, nous » serons à Livourne ; fuyez sans perdre » un instant. Si nous ne vous trouvons » pas à Livourne, nous nous rendrons » à Londres : évitez l'Angleterre. En » quelque lieu que le ciel vous conduise, » adressez-moi vos ordres, et s'il m'est » possible de les exécuter, comptez » sur l'exactitude de votre serviteur » fidèle,

» Henry Benson ».

Voilà tout ce que put nous apprendre le contenu de cette cassette. D'après le mauvais italien de cette dernière lettre, ma femme conclut que Henry Benson était un domestique anglais attaché au service de ses persécuteurs ; mais ce n'étaient que des conjectures

vagues, et pas une seule indication qui pût nous mener à découvrir la vérité.

L'objet infortuné qui excitait notre curiosité fut enseveli dans le sein de la mer.

L'enfant survécut, et notre voyage n'offrit aucune particularité jusqu'à notre arrivée à Calcutta. Là, le chirurgien eut la bassesse de dérober à cette malheureuse orpheline l'or enfermé dans la cassette, et s'enfuit. Je le fis poursuivre par mes matelots, il le rejoignirent au bord d'une rivière; comme il était excellent nageur, il mit l'or dans son mouchoir, laissa la cassette sur le rivage, et essaya de traverser la rivière. Un coup de fusil l'arrêta, il s'enfonça dans l'eau avec l'or qu'il avait dérobé, et depuis nous n'avons pu le retrouver.

La même semaine vit mourir la bonne que nous avions amenée d'Angleterre; cette réunion de circonstances avait

anéanti tous les témoignages qui pouvoient constater la naissance d'Océana : nous nous déterminâmes alors à l'adopter. Sa pauvreté confirma notre résolution.

Lorsque nous arrivâmes en Angleterre, nous annonçâmes à nos amis la naissance d'une fille, et environ quatre ans après nous leur présentâmes l'aimable Océana.

Quelle est la destinée de cette pauvre enfant ! Quoiqu'en naissant elle fût privée de ses parens, elle possédait encore une fortune honnête que mes soins auraient augmentée. Un coquin l'en a dépouillée. Elle était heureuse encore sous la protection de la meilleure des femmes. Peu de filles, dans l'état le plus brillant, peuvent se vanter d'avoir reçu une aussi bonne éducation. Avec les manières élégantes que mistriss Melville avait développées en elle, et les connaissances so-

lides que vous lui aviez données, mon vieil ami, en était-il qu'on pût lui comparer? Jose dire que votre Emma même ne l'égalait pas. Tant de graces dans sa personne! des traits si beaux! une physionomie si expressive!.... et elle avait encore l'espoir d'avoir une fortune après moi. Lorsque mon pauvre frère Dick mourut, et que j'héritai des biens de la famille, je disais, tout sera pour elle... Et ce coquin de Mendham, avec ses projets d'élection, m'a fait perdre trente mille livres sterling, pour l'honneur d'être appelé un candidat indépendant et l'ami de la liberté; il m'a réduit à deux cents guinées par an, et à la demi-paie de capitaine! Pauvre Océana!.... Et comment a-t-elle soutenu ce changement de fortune?.... Combien son sourire charmant adoucissait l'amertume des regrets que me causait ma folie! Et lorsque

j'ai perdu celle qu'elle regardait comme sa mère, avec quelle attention, quelle tendresse filiale elle cherchait à me faire oublier sa perte!... Oh! Hanbury, Hanbury, combien j'ai été sot de vouer à la dépendance une telle fille, à qui je pouvais laisser le revenu d'une princesse!

Alors le généreux capitaine fut si fortement affecté, que des larmes interrompirent son récit. Il fut longtemps avant de pouvoir se calmer, et raconter à son ami que sa fille adoptive s'était décidée avec peine à se rendre aux sollicitations de ses jeunes amies, lady Julia et lady Amélia Latimore qui l'engageaient à passer l'hiver à Londres avec elles. Enfin, elle n'y a consenti, ajouta-t-il, que lorsque vous eûtes promis qu'Emma demeurerait auprès de moi jusqu'à son retour. Eh! ne devrais-je pas la rappeler? Les plai-

sirs de Londres, l'éclat des richesses et des grandeurs ne lui offriront-ils pas un contraste qui lui fera mépriser cette retraite écartée et cette humble demeure ?

Oh non, dit M. Hanbury, son bon cœurlui inspirera les meilleurs sentimens dans toutes les situations de sa vie, et son esprit la dirigera toujours bien. — Si j'étais sûr que le nouveau Comte l'accueillît avec autant d'amitié que ses sœurs, je serais plus content ; mais il a été si peu de temps en Angleterre, qu'à peine son caractère est-il connu, même de sa famille. — Mais vous n'avez pas de raison de le soupçonner, reprit M. Hanbury, pourquoi vous tourmenter vous-même pour des maux imaginaires ?

Allons, dit le capitaine, laissons cela; il est encore une chose dont je desire vous entretenir. Océana est ma

fille adoptive, l'enfant de mon cœur ; mais il est possible qu'elle ait encore ses parens. Je lui ai expressément recommandé de ne jamais quitter cette croix d'or qu'elle sait avoir appartenu à sa mère ; mais elle croit que sa mère est mistriss Melville. C'est par attachement pour sa mémoire qu'elle la conserve avec soin, qu'elle la porte toujours sur son sein. Cette croix d'or peut quelque jour frapper les yeux de celui à qui elle doit le jour ; elle peut contribuer à lui faire retrouver son véritable père. Mais, Hanbury, il est plus que probable qu'avant que cela puisse arriver, je ne serai plus. C'est dans vos mains que je confie les seuls gages qui peuvent confirmer les doutes que cette découverte pourrait occasionner. Voilà ce volume du Paradis Perdu, où est le nom de Mortimer ; voilà les lettres qui portent la même signature. Jamais, tant

que je vivrai, je n'affligerai le cher enfant de mon adoption par ce triste récit, à moins que ce ne fût au moment où je pourrais la rendre à son véritable père. Si après ma mort il arrivait quelque événement, tel que ceux que je viens de prévoir, je vous charge, mon cher ami, de lui découvrir la vérité. Dites-lui que l'homme qui en prit soin depuis le moment de sa naissance, la chérissait avec une affection égale à celle que la nature a mise dans le cœur du père le plus tendre; dites-lui encore que dans ses derniers momens, sa peine la plus cruelle a été le souvenir de la folie qui l'a forcé à la laisser dans un état de dépendance.

Là s'arrêta le bon capitaine, dont l'ame généreuse s'exaltait par ce sentiment pur de bienveillance qui rapproche la nature humaine de celle de la divinité.

CHAPITRE II.

Portraits de famille.

La famille avec laquelle notre belle orpheline allait habiter, jouissait de la plus haute considération.

Le dernier comte de Latimore avait été un des principaux membres du conseil du cabinet avant sa dissolution. Il avait vécu assez long-tems pour voir réaliser ses plus ardens desirs, qui tous tendaient à l'agrandissement de la fortune de ses enfans. Il avait vu chacun de ses quatre fils se distinguer dans la carrière qu'ils avaient choisie. A sa mort, son fils aîné et son héritier, le comte actuel de Latimore, était ambassadeur à Vienne; il avait visité la

plupart des cours de l'Europe avec un caractère diplomatique ; il possédait la confiance du gouvernement et celle de son souverain ; et la route qui conduit aux premiers honneurs auxquels un sujet peut atteindre, semblait s'applanir devant lui.

Son second fils, William, était colonel d'un régiment des gardes. Le troisième, Godefroi, était évêque, et le plus jeune de ceux que décorait la mitre. Edouard, le quatrième, commandait un vaisseau de guerre, et son mérite autant que le crédit de son père avait contribué à lui faire obtenir le grade de capitaine. Les amies d'Océana, lady Julia et lady Amélia étaient en bas âge lorsqu'elles perdirent leur excellente mère. Alors elles avaient été confiées aux soins d'une gouvernante, et avaient presque toujours habité le château de Latimore dans le Derbyshire,

C'est dans cette retraite qu'elles avaient acquis beaucoup de talens et de connaissances. Lady Julia parlait et écrivait le français, l'italien et l'allemand avec élégance et pureté ; elle avait étudié la botanique, et son pinceau rendait avec vérité les plantes et les fleurs qui avaient été le sujet de ses observations.

La brillante Amélia avait trop de vivacité pour aimer l'étude ou les amusemens sédentaires, à l'exception de la musique, où elle réussissait parfaitement ; elle chantait bien, elle dansait avec une grâce et une légéreté qui rarement se trouvent réunies. Les deux sœurs étaient belles ; mais il y avait tant de charmes dans la physionomie d'Amélia, que dès qu'elle paraissait, on ne voyait plus qu'elle. Julia attirait l'attention par la solidité et la grace de son esprit. Amélia entraînait par une imagi-

nation brillante qui colorait tous les objets. Rien n'avait encore altéré le calme de leurs ames généreuses, qui n'avaient éprouvé que les douces émotions de la bienveillance.

Telles étaient les jeunes amies d'Océana ; elle avait contracté avec elles une grande intimité pendant qu'elle habitait l'ancienne demeure du capitaine Melville, près du château de Latimore, dans le Derbyshire.

Les deux sœurs, et sur-tout Julia, lui étaient tendrement attachées ; et lorsque les désastres du capitaine le forcèrent de se retirer dans le pays de Galles ; cette séparation leur causa la peine la plus vive. Leur amitié ne fut point altérée par le souffle de l'adversité qui avait détruit la fortune de celui qu'elles croyaient son père ; elles entretinrent une correspondance suivie avec leur compagne, qu'elles chérissaient comme une sœur.

A la mort de leur père, elles allèrent demeurer à Londres, et s'établirent dans Berkley-Squarre, sous la protection de l'évêque, leur frère, jusqu'à l'arrivée du nouveau comte de Latimore, qui était alors sur le continent.

Depuis long-temps, avec le consentement de l'évêque, elles pressaient leur amie de venir passer quelques mois avec elles. Le jour où elles attendaient miss Melville arriva enfin; on leur annonça qu'elle était à la porte de l'hôtel; elles coururent à sa rencontre avec tout l'empressement de l'amitié. Elles la serraient dans leurs bras, et ne se lassaient pas de la questionner sur ce qui s'était passé d'intéressant depuis leur séparation. Déjà deux heures s'étaient écoulées qu'elles croyaient ne la voir que depuis quelques instans. Leurs frères, qu'elles avaient laissés à table, vinrent les rejoindre. Julia et Amélia leur présen-

tèrent leur amie, en enchérissant mutuellement sur ses qualités. Le colonel Latimore, connu par sa galanterie envers les dames, lui adressa les complimens les plus flatteurs.

L'évêque mit dans son accueil la dignité dont il ne s'écartait jamais, et le jeune capitaine cette cordialité et cette effusion qui annonçaient la franchise de son caractère.

Pendant qu'on servait le thé, il arriva un courrier du comte Latimore, qui étoit attendu à chaque instant. Il annonçait que sa seigneurie ne pourrait être à Londres ce soir; mais que son secrétaire arriverait à minuit avec les dépêches dont il était chargé pour le gouvernement.

A minuit! s'écria le capitaine avec un bruyant éclat de rire. A merveille! notre aîné. Si son secrétaire n'était pas arrivé à minuit, cela n'aurait rien valu:

voilà le vrai cachet diplomatique !.... Je vous prie, miss Melville, ajouta-t il d'un ton plus sérieux, en se tournant vers Océana, avez-vous l'esprit un peu romanesque, alors vous êtes bien heureuse, il était impossible que vous habitassiez une maison où tout fût plus extraordinaire. Représentez-vous un frère aîné absent de son pays depuis bien des années, qui a dévoué ses jours au service de son pays, qui a sacrifié tous les liens vulgaires qui unissent les ames étroites, tels que les frères, les sœurs, les pères, les mères, aux sentimens plus élevés de patriote et d'homme d'état. Lorsque le ciel nous eut enlevé le meilleur des pères, et que nous nous trouvâmes sous la dépendance de l'illustre chef de notre maison, au lieu de venir à nous avec affection, au lieu d'écarter les craintes que son pouvoir pouvait faire naître

dans l'esprit de ses sœurs, il parut enveloppé de doutes et de mystères. Elevés dans des écoles différentes, séparés dès nos plus tendres années, à peine connaissons-nous sa personne, encore moins son caractère. Nous savons seulement qu'il est mystérieux et mélancolique. Depuis la mort de notre père, il nous a seulement accordé la faveur d'une lettre; toute autre communication a eu lieu par l'entremise aimable de son secrétaire, de ce même secrétaire qui doit arriver à minuit. A présent, miss Melleville, si vous avez un peu de curiosité, malgré les fatigues de votre voyage, vous ne pouvez songer à vous retirer avant d'avoir vu ce secrétaire, qui, quoiqu'étranger, peut seul nous faire connaître notre frère.

Tous les efforts du colonel et de l'évêque avaient été inutiles pour l'arrêter. Le jeune capitaine était naturel-

lement très-communicatif; le vin qu'il avait bu à dîné augmentait encore le penchant qu'il avait à dire tout ce qui se présentait à sa pensée. Ses sœurs saisirent la première occasion pour se retirer dans leur appartement avec Océana; là, elles lui confirmèrent tout ce que leur avait dit leur frère; elles déposèrent dans son sein leurs craintes et leurs espérances, et pleurèrent avec elle des parens chéris, dont la perte les avait mises dans la dépendance d'un homme d'un caractère si singulier.

Tandis qu'elles se plaisaient à se retracer les jours heureux qui s'étaient écoulés, et que leur imagination cherchait à pénétrer dans l'avenir, la pendule sonna minuit; elles ne songeaient point encore à se séparer, lorsqu'elles entendirent un bruit de chevaux qui leur annonça l'arrivée de ce secrétaire, attendu avec tant d'impatience.

Julia et Amélia sentaient leurs cœurs battre avec violence. La porte s'ouvrit, une voiture entra dans la cour. — Peut-être est-ce mon frère? s'écria Julia. — Prenez courage, dit Océana. Amélia demeurait en silence. Peu de minutes après, elles entendirent frapper à la porte de leur appartement ; c'était l'évêque. — Julia, Amélia, puis-je entrer? La porte s'ouvrit. — Vous êtes en larmes, mes chères sœurs, dit-il, en leur prenant les mains, pourquoi trembler ainsi? Vos craintes font injure au comte. — Est-il arrivé ? demanda Amélia. — Non, répliqua l'évêque, c'est M. Elmer, son secrétaire. — A-t-il apporté des lettres ? — Non ; mais il a quelque chose à vous communiquer, et s'il n'est pas trop tard, il desirerait vous entretenir ce soir. Elles étaient trop empressées de savoir l'objet de cet entretien, pour le renvoyer au lendemain ; elles

se rendirent à la bibliothèque, accompagnées d'Océana et de leur frère, et firent avertir M. Elmer qu'elles l'attendaient.

Il paraissait avoir vingt-cinq ans environ. La beauté de ses traits, sa physionomie noble et spirituelle, son maintien modeste et aisé prévenaient en sa faveur.

Milord, dit-il, m'a recommandé particulièrement, lorsque je l'ai quitté à Douvres, de faire toute la diligence possible pour arriver ce soir dans Berkley-Square. Son intention est d'y coucher demain. Il m'a chargé de présenter les témoignages de sa tendre affection à sa famille, et principalement à ses sœurs; de les assurer qu'il ne pouvait y avoir que les affaires importantes relatives à son ambassade qui eussent pu l'empêcher de leur écrire, et de les prier de veiller à l'exécution

de ses ordres relatifs à quelques légers arrangemens qui sont nécessaires à son repos. Le premier est de préparer un lit près du sien pour son valet-de-chambre suisse; le second est de faire placer une double porte matelassée à l'entrée de la petite pièce dont feu Milord faisait sa bibliothèque; le troisième est de défendre à tous les domestiques d'entrer dans la chambre de Milord sans ses ordres.

Julia et Amélia se regardèrent avec étonnement; l'évêque lui-même parut surpris.—Le Comte jouit-il d'une bonne santé? M. Elmer, lui dit-il, ces précautions annonceraient le contraire. — Depuis que j'ai l'honneur d'être auprès de Milord, répondit le Secrétaire, je ne l'ai jamais entendu se plaindre d'aucune incommodité. — Il y a long-temps que vous êtes auprès de lui, Monsieur? — Depuis cinq ans, Mi-

lord... Lorsque le Comte quitta l'Angleterre pour aller à Vienne, des amis que j'avais à Oxford me firent employer auprès du secrétaire d'ambassade. C'est là que j'eus l'honneur d'être connu de Milord ; il avait besoin d'un secrétaire particulier, et il me prit auprès de lui en cette qualité.

Le Colonel et le Capitaine qui avaient été retenus à l'Opéra entrèrent alors dans la bibliothèque ; leur frère leur présenta M. Elmer, et leur communiqua les instructions dont il était chargé.

Le capitaine Latimore ne put s'empêcher de rire. — Excellent ! Bravo ! Je vous disais bien, miss Melville, que vous auriez lieu d'être contente. Dites-moi, je vous prie, Monsieur, ajouta-t-il en s'adressant à M. Elmer, sa seigneurie n'a-t-elle pas encore quelques autres singularités de ce genre ? j'espère trouver en lui le vrai caractère d'un très-

haut et très-puissant baron du temps passé. Ainsi, continua-t-il, les domestiques ne pourront pas bouger en sa présence. Je suppose qu'il ne voit personne pendant qu'il est à table, et qu'il se nourrit de racines dans sa solitude ?

Pardonnez-moi, Monsieur, répondit M. Elmer, vous vous méprenez beaucoup sur le caractère de Milord, si vous le prenez pour un cynique....., mais il ne me conviendrait pas de vous donner des conseils. — Alors il hésita. — Continuez, Monsieur, dit l'évêque; la famille recevra avec reconnaissance toutes les instructions que vos relations avec mon frère vous ont mis à même de lui donner : parlez avec franchise.

— Volontiers, dit M. Elmer, encouragé par ce discours. Il y a environ cinq ans, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, que je connais le comte de Latimore, j'en avais alors dix-neuf : les cir-

constances où je m'étais trouvé m'avaient appris à connaître les hommes mieux qu'on ne le fait ordinairement à cet âge. Je vis bientôt que Milord n'était point un homme ordinaire. Un esprit si vaste, une instruction si étendue, le montraient à mes yeux comme un être surnaturel. Le pouvoir qu'il avait sur lui-même m'étonnait autant que l'étendue de ses connaissances. Je m'attachai à lui non-seulement comme étant de sa maison, mais encore comme son disciple. Je l'observais lorsqu'il était en silence, lorsqu'il parlait je retenais toutes ses paroles. D'après une étude aussi suivie de son caractère pendant cinq années, je crois bien connaître mon illustre protecteur.

Mais il est des impressions que l'esprit reçoit irrésistiblement et qui forment une opinion qu'on ne peut motiver. Il m'est impossible de ne pas être

convaincu que Milord, au plus haut degré du pouvoir, comblé des dons de la fortune, est dévoré d'un chagrin secret qui obscurcit tout l'éclat de sa destinée. D'après cette persuasion, mon étude constante a été d'adoucir la peine qui pèse sur son noble cœur; et j'ai osé vous tenir ce langage pour prévenir les blessures que vous pourriez lui faire sans le vouloir. Le ridicule serait pour lui une arme déchirante dans les mains d'un frère.

Chacun applaudit à la candeur et à la justesse des observations de M. Elmer. Le capitaine lui-même reconnut qu'il lui était obligé; et quoique, ajouta-t-il, je ne puisse m'empêcher de blâmer la réserve de notre aîné, je ne voudrais pas pour tout au monde augmenter le poids d'une affliction réelle... Après quelques nouvelles questions, la famille se sépara en formant des conjectures

sur le récit de M. Elmer et éprouvant la plus vive impatience de voir arriver cet homme extraordinaire. Océana, en penchant sa tête sur son oreiller, adressa au ciel la plus fervente prière, pour que l'ange de la paix étendît ses ailes protectrices sur la couche de son père.

CHAPITRE III.

Entretiens particuliers.

Le jour suivant le comte de Latimore arriva dans Berkley-Square.

Quoique le Comte fût âgé de quarante-deux ans, il pouvait être cité comme un modèle de beauté. La dignité de son maintien, le feu de ses regards, l'expression animée de sa physionomie, annonçaient le génie et l'élévation de son ame. Sa présence excitait l'admiration et commandait le respect.

La première entrevue du Comte avec ses frères et ses sœurs, fut douce et affectueuse, quoique les circonstances fussent de nature à empêcher que la confiance ne s'établît entre eux, comme elle

aurait dû l'être dans un pareil moment. L'accueil de lord Latimore fit disparaître la réserve que sa conduite passée avait fait naître : on se livra aux épanchemens de l'amitié ; et la famille ne vit plus en lui qu'un frère et un ami.

Cependant il ne s'écarta point de cette dignité qui était le trait le plus frappant de son caractère ; et tandis que les témoignages de tendresse qu'il donnait à sa famille faisaient naître l'amitié et la reconnaissance, le sentiment irrésistible de sa supériorité y joignait celui du respect, que la solennité de toutes ses manières tendait à accroître encore. Enfin, après cette première entrevue, où il s'adressa en général à sa famille, il se retira dans son cabinet avec le Colonel.

Là, il eut une conférence avec lui sur ses affaires particulières ; et tout fut arrangé à sa satisfaction.

Lorsqu'il fut sorti, il fit appeler l'Evêque, et ensuite le Capitaine; ils furent tous également enchantés de leur frère. L'Evêque admirait son savoir et sa générosité; le Capitaine lui-même jura qu'après tout, l'aîné était un bon garçon, car il avait promis d'assiéger l'amirauté jusqu'à ce qu'il obtînt pour lui le commandement d'un vaisseau.

Lady Julia et lady Amélia furent appelées ensemble. —Mes chères sœurs, dit-il en prenant leurs mains, dois-je réclamer votre amitié à ce titre? La destinée a mis jusqu'ici une telle distance entre nous, qu'il faut que je sollicite votre affection, sans avoir rien fait pour la mériter. J'ai été privé de toutes les occasions de vous prouver mon attachement par mes actions, et vous devez au moins voir en moi un frère très-négligent. Les devoirs que j'avais à remplir comme homme public doivent vous

engager à m'accorder quelque indulgence; et peut-être des arrangemens particuliers de fortune, dont je ne veux pas à présent vous fatiguer, pourront la mériter. L'événement triste et solennel qui vous a confié à mes soins, a dû vous causer une vive douleur. Elle était bien juste; mais le temps doit l'adoucir, et changer l'amertume de vos regrets en un souvenir doux du grand homme, de l'excellent père que nous avons perdu. Vous devez à peine vous rappeler notre mère; vous étiez si jeunes lorsque la mort nous l'a enlevée! Elle était à tous égards digne de son époux. Nous devons, mes chères sœurs, la plus haute vénération à la mémoire de nos parens. Puissions-nous imiter leurs vertus!

Dans l'entrevue que je viens d'avoir avec vos frères, j'ai cherché à leur inspirer une confiance que mérite l'intérêt

que je prends à leur bonheur. J'ai dit à chacun d'eux : Je me regarde comme l'exécuteur des volontés de mon père ; je cherche tous les indices qui peuvent me faire connaître quelles auraient été ses intentions, s'il avait fait un testament, et je m'y conformerai comme si elles eussent été écrites ; et j'ai eu la satisfaction de trouver en eux la confiance que je cherchais. Le Colonel m'a dit avec franchise quel était l'état de sa fortune, qui n'est réellement que celle d'un soldat : je l'ai pressé davantage ; et il a ajouté que sa médiocrité s'opposait seule à son union avec une jeune personne distinguée par son rang et ses richesses. Je suis sûr que mon père aurait détruit cet obstacle s'il avait vécu, et je regarde comme un devoir de remplir les intentions qu'il devait avoir à cet égard. J'ai eu plus de peine avec Edouard ; il a le vrai caractère d'un

marin anglais ; ses manières ne sont pas très-polies, mais son cœur est franc et généreux. Il m'a dit simplement que ma réserve lui avait déplu ; et j'ai eu beaucoup de peine à lui faire entendre qu'il y aurait eu de la folie à moi d'écrire des lettres familières à des frères dont les sentimens et le caractère m'étaient parfaitement inconnus ; et j'espère qu'Edouard et moi seront amis, lorsque nous nous connaîtrons davantage.

Je ne vous fais ce récit, mes sœurs, que pour vous engager à une pareille confiance. Ce n'est pas que je prétende que vous déposiez vos plus secrètes pensées dans le sein d'un homme que vous regardez presque comme un étranger ; je ne puis l'espérer. Mais si vous formez un desir que vous eussiez pu m'exprimer, après avoir éprouvé pendant des années mon attachement et

mon estime, je vous engage à le confier à un ami aussi tendre et aussi sincère que vos cœurs peuvent le desirer.

Le Comte s'arrêta alors et les embrassa avec affection. Les aimables sœurs furent touchées de l'expression d'un sentiment de tendresse auquel elles ne devaient pas s'attendre ; elles sentirent de douces larmes mouiller leurs paupières. Milord, après les avoir préparées ainsi à la confiance, changea le sujet de la conversation, en leur demandant depuis combien de temps elles étaient à Londres?

— Il n'y a pas encore un mois, répondit Julia.

— Je pense que vous en préférez le séjour à celui du château de Latimore.

Lady Julia. Amélia l'aime plus que moi. Je préfère la saison où nous habitons la campagne, à la tristesse de l'hiver ; et je trouve que les amusemens de

la capitale en sont un faible dédommagement.

LORD LATIMORE. Et vous? Amélia.

LADY AMÉLIA. J'avoue que les plaisirs de la société l'emportent à mes yeux sur ceux de la campagne. Londres, et la diversité de ses plaisirs, m'offrent plus de variété que la monotonie des sites champêtres qui, quelque beaux qu'ils soient, sont toujours les mêmes.

LORD LATIMORE *souriant.* Ce sont souvent des circonstances particulières qui attachent à telle ou telle situation; et aurais-je tort de soupçonner que les soupirs d'un aimable berger font préférer la campagne à l'une de mes sœurs, tandis que l'autre trouve dans les cercles de Londres quelque objet brillant qui attire son attention? Ai-je deviné?

LADY AMÉLIA. Moi, je réponds que non, pour la ville.

LADY JULIA. Et moi de même, pour la campagne.

LORD LATIMORE. Fort bien, fort bien...; je ne suis pas votre confesseur, mais j'espère que vous me trouverez digne de votre confiance, si jamais vous avez besoin des conseils d'un frère. Ce qui me reste à vous dire, c'est que j'ai consulté mes frères, et que notre avis unanime a été que les filles du comte de Latimore doivent être connues pour avoir une indépendance qui convient à leur rang et à leur naissance. Dans peu de jours, je vous remettrai des actes qui assurent cette indépendance, et qui égalent votre fortune à celle des filles des premières familles du royaume.

Il est impossible d'exprimer l'émotion que firent naître la surprise et la reconnaissance dans l'ame des deux sœurs; elles voulurent parler, le comte les arrêta : — Point de remercimens, point

de remercimens; combien peu je les mérite...! Son émotion était extrême, il prononça ces mots avec vivacité; bientôt il parut peiné de les avoir laissé échapper. --Nous sommes tous, ajouta-t-il, oui nous sommes tous des créatures bien imparfaites; et si dans ce moment je vous paraîs mériter votre estime, je veux tâcher de la conserver —.... Alors changeant de sujet.... Vous avez avec vous une amie.... miss Melville; j'ai connu son père, je me rappelle qu'il a détruit une belle fortune dans le vain espoir d'être élu par son Comté. Alors il était notre voisin dans le Derbyshire. C'est un digne homme, un brave officier, mais je crois un mauvais financier; vit-il encore?

Les deux sœurs saisirent cette occasion de faire l'éloge d'Océana avec tout l'enthousiasme de l'amitié.

Lord Latimore. Si elle est telle que vous la dépeignez, je ne me rappelle pas

l'avoir connue.—Ainsi dans sa vieillesse ce pauvre Melville s'est brisé sur le rocher de l'adversité !.... Je desire trouver l'occasion de faire connaissance avec Océana Melville ; est-elle de toutes vos parties ?

LADY JULIA. Ce n'est que depuis hier qu'elle est à Londres.

LORD LATIMORE. La fille du capitaine Melville peut être présentée dans toutes les sociétés ; seulement je vous engage à cacher sa pauvreté. Ses qualités lui serviraient peu auprès des grands et des riches : elles exciteraient plutôt leur envie que leur admiration. Prenez garde sur-tout de ne pas l'exposer à leur mépris. Si elle a autant de raison que vous me le dites, elle peut parcourir sans danger les cercles brillans des gens à la mode; mais pour un esprit faible il n'y aurait pas de position plus dangereuse que la sienne. Il faut que vous lui

procuriez la protection de la duchesse de Derrington, et alors quel que soit son mérite réel, elle sera admise avec empressement dans toutes les sociétés brillantes. Je pense que sa grace est toujours à la tête de la mode.

Oui, dit Amélia, personne n'a encore essayé de rivaliser avec elle. — Êtes vous bien ensemble? —Au mieux répondit Amélia.

Bien, dit le Comte en soupirant; à présent mes chères sœurs que j'ai cherché à pénétrer ce qui pouvait vous intéresser, permettez moi de vous parler un instant. — Il s'arrêta encore. — J'espère que dans toutes les occasions je ne vous paraîtrai pas indigne de votre affection; mais vous ne pouvez mieux me la prouver, que par la stricte observation des bagatelles dont je vous ai fait instruire hier par mon secrétaire: je suis sûr que je n'ai pas besoin de vous

dire mes motifs pour obtenir de vous cette complaisance. Peut-être est-ce une fantaisie.... un caprice? donnez-lui le nom qu'il vous plaira ; mais veuillez bien y avoir égard. Si ma conduite vous offre des singularités que vous ne pourrez pas comprendre, laissez les passer sans y prendre garde. Si un jour je veux être seul, que le lendemain je donne une fête, qu'ensuite je m'enferme dans mon cabinet; attribuez tout au caprice, sans vous en inquiéter davantage. Si je recherche la société des gens du monde, soyez convaincues que c'est pour votre avantage. Si je m'enferme seul, que je fuie les hommes, que j'oublie de prendre de la nourriture, croyez qu'il est des objets pour lesquels un homme ne peut jamais faire d'assez grands sacrifices. Enfin mes chères sœurs, quelqu'étonnement que puisse vous causer ma conduite particulière, soyez sûres que vous

n'aurez jamais à vous plaindre de celle que je tiendrai avec vous.

Il les embrassa alors avec affection ; les pria de le laisser, et sonna pour faire venir son secrétaire.

CHAPITRE IV.

Portrait d'une Duchesse.

On était alors au mois de janvier, tous les enfans du plaisir et de la mode se réunissaient à Londres. Les places brilloient de l'éclat des flambeaux. Le bruit des voitures étouffait la voix des Watchmen et les réunions publiques étalaient à la fois la magnificence, l'opulence, le luxe et le goût. En un mot le jour de la naissance était passé, et on était dans le moment le plus brillant de la saison.

De tems immémorial il a été reconnu, dans les annales du beau monde, qu'il devait y avoir un souverain dictateur de la mode.

Autrefois, lorsque le plaisir était la principale affaire de la vie, ce suprême pouvoir était ordinairement entre les

mains d'un homme, mais dans ces derniers tems il est confié à une femme. Les fêtes d'un tournois, ou les apprêts d'un bal ne sont plus l'unique devoir d'un sujet, et ne demandent plus la surveillance d'un maître des festins. Tandis que les Lords et les nobles déploient leur sagesse dans les conseils, et que chaque épée est tirée pour la défense de la patrie, il est réservé au beau sexe de donner des lois à la société, de préparer des délassemens et des plaisirs à ceux qui consacrent leur vie aux armes, aux arts ou au commerce.

La divinité du jour était alors la duchesse de Derrington, et chacun se soumettait au pouvoir suprême de sa Grace dans l'empire de la mode.

Quelle était la couleur des gants de la duchesse de Derrington à la *rout* (1) de

(1) Tout nom qu'on donne en Angleterre à des fêtes brillantes.

lady Suhane ? Quelle robe avait la duchesse de Derrington dans son salon? La duchesse de Derrington porte-t-elle de la poudre ? Quelle est ce M. Tenderton, qui a donné hier un si beau gala ? c'est sûrement quelque chose, puisque la duchesse de Derrington y était. Tel était le sujet de la conversation des gens du bon ton.

Vive, brillante, affable, la duchesse était l'ame de tous les cercles qu'elle honorait de sa présence. Elle n'était cependant pas exempte de cet orgueil que donne la naissance, et défendait son opinion dans les choses les plus frivoles comme dans les plus importantes, avec une assurance qu'on pouvait prendre pour de la hauteur. Ces défauts diminuaient le nombre de ses vrais admirateurs ; mais ils étaient balancés par la bienveillance de son cœur. Pendant son séjour dans ses terres, ses

paysans éprouvaient les effets de sa bonté, et lorsqu'elle revenait dans la capitale, les pauvres se réjouissaient de son retour.

Le Duc, son mari, avait les manières les plus simples, et le caractère le plus indolent. Sa bienveillance s'étendait sur tout ce qui l'entourait, sans préférence particulière. Il laissait à sa femme le soin de régir son immense fortune, et la disposition entière de son tems et de ses plaisirs. Uniquement occupé de la table et de la chasse, il passait presque tout son tems dans un château qu'il possédait au nord de l'Angleterre, avec un petit nombre d'amis dont l'esprit et les goûts s'accordaient avec les siens ; en un mot, le repos était toute l'ambition du Duc, la variété et l'activité les seuls objets des desirs de la Duchesse. Sa Grace veillait seule à tout ce qui avait rapport à l'éclat de sa maison ;

et tandis que tous les papiers publics ne parlaient que des équipages de la duchesse de Derrington, de ses livrées, de ses fêtes, l'existence du duc était aussi cachée que s'il eût été enseveli dans la tombe de ses ancêtres. Le seul point sur lequel se réunissait la volonté des deux époux, c'était de procurer des établissemens brillans à leurs enfans ; et depuis long-temps ils avaient destiné leur fils, le marquis de Leverton, à devenir l'époux de lady Julia.

CHAPITRE V.

Un Somnambule.

Les entretiens du Comte avec ses frères et sœurs avaient employé la première journée de son séjour à Londres ; tout son tems fut ensuite consacré aux affaires d'état.

Quelques changemens qui survinrent alors dans l'administration l'absorbèrent entièrement ; il passait les nuits à écrire, et les jours à voir les ministres ou à donner audience aux premières personnes de l'état.

Tandis qu'il suivait ainsi péniblement la route que lui traçait son ambition, les autres membres de la famille, délivrés de l'inquiétude qu'ils avaient

conçue sur ses dispositions à leur égard, se livraient à tous les amusemens dont jusqu'alors ils n'avaient joui qu'avec une sorte de crainte. Le colonel avait volé dans le Dorsets'hire sur les aîles de l'Amour. La générosité de son frère lui permettait de faire des propositions de mariage convenables à la dignité de sa famille et de celle d'une jeune personne qui depuis long-tems lui laissait voir qu'elle n'était pas indifférente à son hommage. L'Evêque et le Capitaine étaient demeurés dans Berkley-Square ; ils accompagnaient toujours leurs sœurs, qu'ils chérissaient avec la plus tendre affection ; et l'aimable Océana était l'objet des attentions et des regards de toute la famille.

Depuis huit jours qu'elle était dans la famille Latimore, elle se livrait à tous les plaisirs de la capitale avec une douce sécurité. Le sentiment de sa dépendance

et le souvenir des malheurs de celui qu'elle croyait son père, pouvaient seuls l'empêcher de se croire parfaitement heureuse, lorsqu'un événement imprévu vint menacer sa tranquillité pour jamais.

Un soir, après que toute la famille se fut séparée, elle alla dans la bibliothéque pour prendre le second volume d'un ouvrage qu'elle desirait achever le lendemain: après l'avoir cherché inutilement, elle aperçut huit ou dix volumes épars sur une table près de la cheminée où le feu brûlait encore; c'étaient des livres étrangers: la curiosité la porta à les parcourir. Elle vit le joli roman français, la Dot de Suzette, et le charme et la simplicité du style attirèrent toute son attention; déjà elle en avait lu quelques pages et s'y intéressait de plus en plus, lorsque la pendule sonna une heure. Rappelée à elle-même,

elle hésita si elle fermerait son livre; mais tout lui paraissait tranquille autour d'elle, et comme jamais elle ne faisait attendre sa femme de chambre, elle se décida à rallumer le feu et à finir son intéressante lecture avant de se retirer.

Déjà sa bougie allait s'éteindre, la pendule venait de sonner trois heures, lorsqu'elle crut entendre marcher; elle écouta et fut convaincue que quelqu'un approchait de la bibliothéque. Une sorte de timidité plutôt qu'un sentiment de crainte la fit tressaillir; quoique ce fût l'heure des apparitions, l'esprit courageux d'Océana ne pouvait croire aux spectres: elle pensa que le Comte ou son secrétaire venait chercher quelques livres ou quelques papiers dans la bibliothéque, et elle rougit de se voir exposée aux plaisanteries qu'ils pouvaient faire sur sa passion pour les romans.

Cette persuasion s'évanouit bientôt:

un long et pénible soupir vint frapper son oreille et glacer son cœur. Alors une sorte de terreur s'empara de tout son être, la porte de la bibliothéque s'ouvrit, et le Comte Latimore parut.

Ses cheveux étaient épars, une longue robe de chambre l'enveloppait; de la main droite il portait un flambeau; le premier doigt de l'autre était placé sur son sourcil, sa physionomie exprimait l'horreur et le repentir; il s'arrêta et demeura dans l'attitude d'une profonde méditation.

Océana frémit en voyant que l'esprit seul du Comte veillait encore; ses yeux étaient ouverts et il ne voyait rien: il promène ses regards lentement autour de lui, et les laisse ensuite retomber. Non, sur toute la surface de la terre, je ne pourrai la retrouver; s'écrie le spectre vivant; et un soupir plus pénible encore, échappe de sa poitrine oppressée!

Océana, frappée d'horreur, était prête à fuir lorsqu'elle vit paraître Durand, le valet de chambre Suisse du Comte. Il veillait son maître à une certaine distance: il fit signe à Océana d'éteindre sa lumière et de se cacher derrière un paravent.

A peine a-t-elle fait ce qu'il lui prescrivait, que le malheureux Comte s'approche. Des paroles interrompues sortent de sa bouche. Parjure Olivia! ... Mais je l'ai punie.... Oui, oui ce bras, Olivia, à tué ton Mortimer. Son esprit me poursuit nuit et jour. Mortimer, éloigne toi. — Pourquoi soulever ton cercueil? Pourquoi paraître à la Cour, enveloppé dans ce linceul sanglant?... Mortimer, qu'importent au Roi tes blessures? Pourquoi vous asseoir au conseil à ma place? Malheureux! éloigne-toi... tu ne peux traverser mes projets. Je vous le répéte, Morti-

mer, vous n'avez rien à faire au conseil, vous n'êtes plus qu'un vain fantôme. Milords, son ambition est de devenir chancelier.... Audacieuse présomption! Que ferez vous des sceaux dans votre cercueil? Malheureux! si vous dites aux lords du conseil que Latimore a fait une pareille action.... Eloigne-toi.... Eloigne-toi, te dis-je, retourne dans la poussière des tombeaux! Quoi! vous souffrez qu'un spectre approche du Roi! Que vois-je!.... Il guide la main du Roi; il lui fait signer l'arrêt de mort d'un meurtrier. Grace, grace, Sire... arrêtez, arrêtez... Donnez, je vous supplie, donnez-moi cette plume! ah! horreur! horreur! — Un vil reptile est entrelacé autour de cette plume fatale. Je ne puis le supporter, il me glace, je frissonne, je succombe, secourez-moi!

En finissant ces mots, on entendit

ses dents claquer avec force, le flambeau qu'il tenait échappa de sa main ; il tomba dans les plus violentes convulsions. Durand, qui attendait cette crise, le prit dans ses bras et l'emporta dans son appartement.

Océana tremblante, sortit de sa retraite; ce qu'elle avait vu, ce qu'elle avait entendu lui ôtait toute envie de finir sa lecture; elle ralluma son flambeau, et se retira dans son appartement.

Quoiqu'il fût très-tard, l'agitation qu'elle éprouvait ne permit pas au sommeil d'approcher de sa paupière ; elle se perdait en conjectures sur les mots qui étaient échappés au Comte, et quoiqu'elle pût les attribuer aux illusions d'un songe, elle était persuadée qu'il y avait une liaison intime entre les erreurs du sommeil et nos pensées pendant que nous veillons. Souvent elle avait entendu répéter cette sentence admirable

de Shakespear: *Si le meurtre est caché, un organe miraculeux se levera pour le découvrir.* Jamais elle n'avait entendu parler de Mortimer ni d'Olivia, mais elle demeura convaincue que tous les deux avaient de grands rapports avec les chagrins du Comte, et elle pensa qu'il était sujet à des accidens fréquens de ce genre, d'après l'habitude constante qu'il avait de faire coucher son valet de chambre auprès de lui. Comparant tout ce qu'elle avait entendu sur cet homme mystérieux avec ce qui s'était passé cette nuit, elle sentit diminuer beaucoup son estime pour son caractère: son esprit était trop occupé de ces idées pour qu'elle pût chercher le repos: elle prit la plume et écrivit ce qu'elle avait vu et entendu au digne M. Melville.

CHAPITRE VI.

Un Ordre.

Le lendemain, Océana traversait le salon pour se rendre à la salle du déjeûner ; elle fut surprise de voir le comte l'observer avec la plus grande attention ; elle l'avait vu deux ou trois fois sans avoir eu de conversation particulière avec lui, et l'aventure de la nuit précédente était loin de l'encourager. Il lui était impossible de l'éviter. Lorsqu'elle approcha de lui, le comte tressaillit ; mais bientôt reprenant un maintien composé, il la salua avec un demi-sourire, et lui prenant la main, lui dit : « Miss Melville voudra-t-elle, » après l'étrange rencontre de cette

» nuit, se hasarder à demeurer seule » quelques minutes avec moi? » Océana répondit par une légère inclination de tête, et le comte la conduisit à la bibliothèque. Alors, après avoir placé une chaise vis-à-vis d'elle, et fermé la porte avec une solennité qui semblait annoncer une conversation importante, il s'assied, et ses yeux pénétrans se fixèrent sur les siens. « Il n'est pas néces- » saire de vous dire, madame, que j'ai » appris par mon domestique tout ce » qui s'est passé cette nuit. Vous avez » été témoin des terribles effets d'une » maladie dont depuis long-tems je suis » une malheureuse victime, et vous » connaissez cet ancien adage, qu'il n'y » a pas de grand homme pour son va- » let-de-chambre; c'est-à-dire que tout » homme qu'on déifie pour ses talens, » son pouvoir, sa fortune, porte en lui- » même quelque imperfection, quel-

» que tache ; de sorte que l'idole qu'en-
» cense la multitude n'est qu'un foible
» mortel, qui, au milieu de tout l'éclat
» dont il est environné, mérite la pitié,
» peut-être même le mépris du dernier
» de ceux qui voient de près sa fai-
» blesse.

» Il n'est que trop vrai que j'en suis
» une preuve moi-même ; le monde me
» voit avec envie, et l'éclat de mon
» rang, de ma fortune, éblouit tous les
» yeux. Que diraient ceux qui me
» croient au plus haut degré du bon-
» heur, s'ils étaient témoins d'un exem-
» ple aussi terrible des misères humai-
» nes, ainsi que mon valet-de-chambre
» l'a été plus de cent fois, ainsi que
» vous, miss Melville, le fûtes la nuit
» dernière ?

» Il y a plus de vingt années qu'une
» heure fatale a fait à mon cœur une
» blessure incurable, a versé dans mon

» ame un poison qui détruit lentement » ma vie, qui a attaché le malheur à » chaque instant de mon existence ! » La douleur excessive que le comte éprouva en prononçant ces mots, fit couler ses larmes. Il se lève, se promène à grands pas, en se couvrant le visage de son mouchoir ; tandis qu'Océana, dans l'embarras le plus cruel, ne savait si elle devait parler ou demeurer en silence.

Au bout de quelques minutes, il parvint à se composer, et reprenant son fauteuil, il continua ainsi : « Du- » rand, mon valet-de-chambre, est » souvent témoin de scènes pareilles ; » mais elle ne font pas plus d'effet sur » lui, que les souffrances des insensés » sur les êtres grossiers qui veillent à » leur garde. Je vois que les larmes du » malheur ont fait une vive impression » sur vous, j'augure avec une sorte de

» satisfaction de cette preuve de votre » sensibilité, que vous ne vous refu- » serez pas à adoucir des souffrances » auxquelles vous daignez compatir. »

Oh ! n'en doutez pas, milord, s'écria Océana, dites-moi seulement comment je pourrais avoir ce bonheur ?

« Vous l'apprendrez, répliqua le » comte. J'éprouvai le premier accès » de cette maladie pendant que j'étais » à Vienne, chargé des affaires du gou- » vernement. Je logeais chez un sei- » gneur allemand, ami de mon père ; » je couchais près de son appartement. » Eveillé par le bruit qu'il entendit » dans ma chambre, il accourut, me » trouva endormi, l'épée nue à la main, » perçant la tapisserie, et prononçant » des exclamations qui montraient le » désordre de mes sens. Il sonna ses » domestiques. Je m'éveillai avec effroi ; » mon épée était fixée dans la tapisse-

» rie, et j'étais environné de gens dont
» les regards annonçaient qu'ils me
» prenaient pour un insensé. Mon ami
» vit bientôt que c'était l'effet d'un son-
» ge, et le lendemain il appuya forte-
» ment sur la nécessité de faire cou-
» cher une personne sûre dans ma
» chambre. La seule objection que
» j'eusse contre cette précaution, était
» la crainte de parler en dormant, et de
» divulguer des secrets importans : ce-
» pendant je sentais combien elle était
» nécessaire. Mon ami, par humanité,
» avait pris à son service un hussard
» suisse qu'il avait tiré de son régi-
» ment. Ce jeune homme, qui est Du-
» rand, quoiqu'extrêmement robuste,
» étoit devenu sourd à la suite d'une
» maladie, et cette circonstance qui le
» rendait incapable de servir l'Empe-
» reur, devenoit précieuse pour moi,
» je l'ai toujours conservé depuis : c'est

» une sorte de machine ; il est aussi » fidèle que je puis le desirer, et cer- » tainement je dois la vie à ses soins. »

« A présent miss Melville, pourrez- » vous croire que depuis vingt ans, il » ne s'est pas passé une nuit sans une » scène de ce genre, et que personne n'a » été témoin de mon humiliation, ex- » cepté Durand et *vous* ? »

En prononcant le mot *vous*, il saisit les mains d'Océana avec une expression d'égarement qui l'alarma ; elle attendait en tremblant ce qu'il allait ajouter.

Avant qu'elle fût revenue de sa surprise, le Comte continua en serrant ses mains qu'il tenait dans les siennes : « Dites-moi franchement, madame ; si » vous étiez la créature malheureuse, » tourmentée par des songes tels que » ceux qui me poursuivent ; que vous » eussiez dans votre sommeil prononcé

» des mots, fait des actions comme si
» vous étiez éveillée, n'éprouveriez-
» vous pas une inquiétude dévorante
» jusqu'a ce que vous appreniez jusqu'à
» quel point ces mots, ces actions pour-
» raient se lier aux songes affreux qui
» vous auraient arrachée de votre lit de
» douleur ! Supposez que celui qui
» veille auprès de vous, qui voit le dé-
» sespoir et l'horreur dans vos traits,
» qui voit vos lèvres se mouvoir sans en-
» tendre les mots qui leur échappent...
» supposez, dis-je, que par accident, ou,
» si vous voulez, par un effet de la des-
» tinée, ce gardien s'est endormi, que
» vous vous êtes échappée, et que par
» une suite de cette destinée il s'est
» trouvé à l'heure où tout doit être livré
» au repos, un être qui vous a vue, qui
» vous a entendue... et que cet être n'est
» pas un ami, mais un étranger. »

« Répondez-moi maintenant ; com-

» ment voudriez-vous que celui qui a
» pénétré ainsi dans vos plus secrètes
» pensées se conduisît avec vous? Met-
» tez vous un instant dans une pareille
» situation, et votre cœur vous ap-
» prendra comment vous pouvez me
» servir, comment vous pouvez adoucir
» des peines auxquelles vous avez sem-
» blé compâtir. Le destin a ordonné que
» cette maladie que j'ai cachée à mes
» plus chers amis, à mes parens les plus
» proches, fût connue de vous. Dites-
» moi d'abord dans toute la sincérité de
» votre ame, quelles ont été mes actions,
» quelles expressions me sont échap-
» pées; et ensuite jurez-moi devant
» l'éternel, que jamais aucun être vivant
» ne saura par votre bouche ce que vous
» avez vu, ce que vous avez entendu. »

Océana se vit alors forcée de répondre; mais tel était l'embarras de sa situation, qu'elle ne savait comment s'exprimer.

Lord Latimore la voyant hésiter, et cherchant à la rassurer autant qu'à cacher lui-même son inquiétude, s'efforça de prendre une contenance plus calme.

Après tout, madame, reprit-il, peut-être vous êtes étonnée de me voir attacher tant d'importance à une chose qui peut vous paraître presque une bagatelle ? Avez-vous déjà eu occasion de voir des somnambules ?—Non en vérité, Milord.

—Peut-être alors est-ce la nouveauté d'un tel spectacle qui vous a causé cette terreur dont m'a parlé Durand ? Faut-il l'attribuer à la surprise, ou bien y avait-il en moi quelque chose qui pouvait vous inspirer un tel effroi ? Avais-je, comme dit Hamlet, l'expression du désespoir unie à celle de la colère ? Parlez, répondez avec franchise.

— En vérité, Milord, jamais le désespoir et la colère ne furent peints avec plus d'énergie.

—Quelle passion alors pensez-vous que je pouvais ressentir ?

— Réellement, Milord, je ne puis vous le dire : je voyais dans vous un mélange de regrets, d'horreur et de fureurs.

— En vérité ? continuez, madame.

— D'après ce que vous exprimiez je pense que le songe qui vous tourmentait était terrible.

— Oui, terrible en effet, le souvenir seul fait frémir tout mon être.

— Ne vous étonnez donc pas Milord, que l'horreur fût peinte dans tous vos traits, que des exclamations terribles....

— Quelles exclamations me sont échappées ? parlez.

En disant ces mots les yeux étincelans du Comte étaient fixés sur ceux d'Océana.

—Vous parliez de tombeaux, de linceuls, de corps sanglans, de fantômes

qui pénètrent dans le conseil du roi.

— Arrêtez ! s'écria le Comte dans l'agonie de la douleur ; arrêtez ! continua-t-il, en se levant et se frappant le front avec violence. Les songes de la nuit s'offrent sans cesse à ma vue pendant que je veille, je vois le monstre, je le vois en réalité..... Oh, si de telles illusions peuvent ainsi faire le supplice d'un homme ; si elles répandent le malheur dans tout son être, il vaut mieux mourir.

Bientôt revenant à lui-même, le Comte lui dit avec plus de calme : — Excusez-moi, madame, excusez cette faiblesse, je suis un enfant, plus faible qu'un enfant. Me serait-il échappé quelques discours suivis ? Répétez-les moi, je vous prie. Ne craignez pas l'effet qu'ils peuvent produire sur moi ; le mal que je souffre est d'une espèce singulière, aussi inexplicable peut-être qu'il

est incurable. Continuez, je vous prie, madame; je me rappelle que dans mon songe, j'avais une querelle avec un traître qui avait cherché à détruire mon honneur.

— Oui, interrompit Océana, oui Milord, je me rappelle parfaitement que vous disiez avec une sorte de triomphe : « Le traître Mortimer .... je l'ai tué ! »

— Calomniateur infame ! indigne faussaire ! s'écria le Comte, en frappant du pied avec violence.

Océana devint pâle et tremblante. Au bout d'un moment lord Latimore revint à lui-même.

— Pardonnez-moi, madame, mais vous avez prononcé un nom qui a sur moi la force d'un enchantement, et vous y avez joint une accusation. O dieu ! Que dis-je? Où me conduit l'égarement de ma pensée ? Pourquoi ne pas tout

dire ? Pourquoi ne pas achever ce que j'ai découvert moi-même ? Fixez sur moi vos regards pénétrans. Dites que vous me connaissez ; que vous publierez par-tout, que je suis un meurtrier.

La vehémence de ses sensations épuisa ses forces, et il retomba sur son fauteuil presque sans sentiment.

Océana demeura anéantie ; cependant l'état d'insensibilité où était tombé le Comte, la rappelle à elle-même, elle s'approche en lui disant :

— Milord, vous n'êtes pas bien, permettez-moi d'appeller votre fidèle Durand. L'agitation où vous êtes, vous accable, vous n'êtes plus à vous-même, en vérité vous avez besoin de secours; les soins de vos sœurs, leurs douces attentions pourraient vous calmer, dissiper ces nuages terribles qu'un songe à produits. Pensez, Milord, que ce n'est que l'erreur

d'un songe, et qu'un esprit tel que le vôtre ne doit pas se laisser dominer par des illusions.

— Seulement un songe; vous dites que ce n'est qu'un songe! Que n'est-il vrai! Mais alors grand dieu! combien l'erreur est près de la réalité; et quand l'image terrible qui me torturait, aurait été réelle, aurais-je pu montrer plus de faiblesse à vos yeux? Vous avez vu ma terreur; comment pouvez-vous en distinguer la cause, ne suis-je pas toujours coupable à vos yeux, et pouvez-vous me voir sous un autre aspect?

— Eloignez une telle pensée, Milord: vous attachez trop d'importance à une misère; d'après votre raisonnement, nous devrions rendre hommage à tout homme qui rêverait qu'il est roi.

L'artifice d'Océana réussit. Le Comte répliqua:

— Votre raisonnement est admi-

rable . . . et si le mal qui me tourmente n'était pas aussi profondément enraciné dans mon cœur, je pense que personne mieux que vous ne pourrait en arrêter les effets.

— Combien je me croirais heureuse si cela m'était possible ! Et permettez-moi de croire que le hasard singulier qui m'a fait connaître votre maladie, est un présage de sa guérison.

— Malgré que j'aie la conviction du contraire, vous me faites presque croire que cela est possible.

— Oh ! arrêtez-vous à cette idée, Milord, et votre guérison est presque achevée. Permettez-moi de vous dire que tous nos soins vous seront prodigués. J'ai passé souvent des heures entières à chercher comment je pourrais adoucir les peines d'un père chéri. Quel ravissement j'éprouvais en le voyant sourire ! Je suis sûre que j'éprouverais la même

joie, si je pouvais voir le sourire sur vos lèvres.

Il y avait dans la voix harmonieuse et dans lesparoles d'Océana, une sorte d'enchantement qui lui soumettait le Comte. Ses passions, si impétueuses, étaient calmées, sa raison subjuguée, et sa volonté qui était aussi absolue que celle d'un despote, pliait devant elle.

—Vous me faites m'oublier moi-même, s'écria-t-il. Mais cela ne doit pas être. Quand tout ceci ne serait qu'une illusion, la réalité existe dans le nom que vous avez prononcé; il me rappelle des événemens dont le souvenir trouble à jamais la paix de mon ame. Vous avez vu mes angoisses; et cette image se présentera encore à mes yeux. Pourquoi existerais-je encore?... Ne vaut-il pas mieux échapper à ce phantôme horrible? Quelle gloire peut compenser de telles heures de

souffrance et d'horreur ! Que me servira d'atteindre au plus haut degré de mes espérances? Que me servira de diriger le sceptre, de donner des lois à mon pays, si malgré toute l'étendue de mon pouvoir je n'en ai aucun sur moi-même? Non, non..... Dois-je risquer de paraître ce que je suis... la victime malheureuse d'une maladie qui crée des fantômes? J'entendrais dire à côté de moi: « Voyez ce pauvre comte de Latimore! jamais il ne goûta les douceurs du sommeil; sa conscience ne lui laisse aucun repos: il voit des spectres dans ses songes. » Alors je deviendrai l'objet de leur pitié; « Dieu le protége ! » diront-ils; et ils iront reposer dans leur couche paisible.

Le tendre cœur d'Océana ne put se refuser à un sentiment de pitié pour le malheureux qui était devant elle; et cherchant ce qui pourrait adoucir ses peines, elle lui dit avec affection :

— Permettez-moi de vous supplier de ne plus penser à ce qui s'est passé cette nuit. Votre secret sera enseveli au fond de mon cœur : soyez-en assuré ; Milord.

—Ne croyez pas, Madame, que je puisse me confier aussi légèrement à votre foi. Si je me décide à supporter encore le fardeau de l'existence, je serai accablé de peines, de défiances, que vous partagerez avec moi. Si je meurs, vous me suivrez dans cette nuit éternelle qui doit pour jamais ensevelir mon fatal secret. Depuis le moment terrible où le destin vous a rendu témoin de la scène d'hier, depuis ce moment, dis-je, ma destinée est unie à la vôtre. Quels que soient les biens, quels que soient les maux qui, dès les premiers instans de sa naissance, ont dû être le partage du comte de Latimore ; depuis ce moment, jusqu'à celui où il

doit cesser d'être, une même destinée a dû nous être commune ; et elle ne sera pas une destinée ordinaire. Quant à présent, voilà seulement ce que j'exige. Jurez, au nom de l'Essence éternelle qui remplit l'espace, jurez que vous n'avez fait connaître à la vue, à l'oreille d'aucun mortel, ce que vous avez vu, ce que vous avez entendu cette nuit.

Océana tremblait. — Milord, je n'ai aperçu depuis ce moment de créature humaine, que vous et votre valet-de-chambre.

—Confirmez ce que vous dites par un serment. — Je le jure, reprit Océana. — Je suis tranquille pour le passé. Mais pour l'avenir, Madame, jurez par cette même Essence mystérieuse et sacrée, qu'il n'y a pas de circonstance, quelqu'embarrassante qu'elle puisse être, pas de torture, quelque déchi-

rante que le corps ou l'esprit puisse en éprouver, que rien au monde enfin ne pourra arracher ce secret de votre sein. Jurez qu'aucune indication qui puisse faire soupçonner que vous avez un secret concernant le comte de Latimore, ne pourra vous échapper par un effet du hasard ou de votre volonté. Oui, par un effet du hasard, je le répète; car vous devez surveiller avec une telle précaution vos regards et vos gestes, que ce hasard devienne impossible. Jurez-le, et vivez.

Dans un pareil moment, Océana aurait cru agir avec cruauté, si elle avait augmenté ses souffrances en s'opposant à sa volonté; elle ne considérait pas comme un serment sacré celui auquel il manquait la sanction qui seule peut le rendre inviolable, sa volonté.

— Je le jure, dit-elle. — C'est assez. Ainsi, puisse votre ame jouir de la paix

ou souffrir les plus cruelles angoisses, selon que vous serez vraie ou parjure! Allez rejoindre mes sœurs ; je sais que vous ne trouverez plus auprès d'elles ce calme dont vous jouissiez. Je vois la chaîne cruelle qui pèse sur vous, quoiqu'invisible à tous les yeux ; mais rappelez-vous que ce n'est pas moi qui ai forgé ces fers qui lient vos pensées et vos actions ; c'est le destin qui vous les a donnés ; et la manière dont je vous les verrai porter influencera la destinée commune qui nous est réservée. Ne répliquez pas : éloignez vous.

Océana se retira dans son appartement. Elle ne fut pas plutôt seule, qu'une suite de pensées mélancoliques succéda à l'agitation qu'elle avait éprouvée. L'obligation de garder le secret, qui lui avait été solennellement imposée, lui paraissait bien pénible dans la société intime de ses amis. La conduite future

de lord Latimore était un autre objet d'inquiétude pour elle.

Il lui paraissait évident que la cause de ses peines était unie au nom de Mortimer. Cet événement était resté jusqu'alors dans les ténèbres : mais elle pensait que cette pénible obscurité pouvait bientôt faire place à une lumière plus pénible encore. Cette histoire pouvait surpasser l'horreur d'un meurtre ordinaire, et sa tranquillité être détruite à jamais par la nécessité de cacher un crime sans exemple.

Alors le souvenir de la lettre qu'elle avait écrite la veille au capitaine Melville, où elle lui rendait compte de cette aventure, l'engagea à agiter en elle-même cette question : Si le serment qu'elle avait prêté n'était pas contraire au devoir filial et à cette tendre affection qui lui avait fait une loi d'avoir une

confiance sans bornes en un père chéri. Elle réfléchit, et s'arrêta à ce raisonnement :

Il ne s'est point encore présenté d'occasion où les conseils de mon père pussent influencer ma décision. Ce que j'ai écrit peut seulement éveiller la curiosité, sans avoir aucune utilité réelle. Quant à présent, je me conformerai entièrement aux desirs du malheureux comte ; je vais brûler ma lettre, et j'attendrai les suites de cette aventure avant de me décider sur l'étendue de l'obligation que m'impose un serment arraché par la terreur et la pitié.

Elle avait pris trop tard cette décision. La lettre qu'elle avait cachetée et posée la veille sur sa toilette, avait été enlevée pendant qu'elle était avec le comte, et envoyée à sa destination.

La question fut ainsi résolue par le

destin. Elle n'avait pas violé son serment; et cependant le secret se trouvait en partie découvert.

CHAPITRE VII.

Un Bal masqué.

Trois ou quatre jours se passèrent dans les préparatifs d'un bal masqué, ou, selon le mot en usage, d'un gala qui était annoncé depuis si long-temps par la duchesse de Derrington. Dans cet intervalle, le Comte n'eut pas d'entretien particulier avec Océana; mais il donnait plusieurs heures à la société où il la rencontrait. Là, il cherchait à faire prendre un tour particulier à la conversation, et à la mettre sur différens sujets pour connaître le genre de son esprit et l'étendue de son intelligence. Bientôt ses observations lui firent voir qu'elle était au-dessus de la mesure or-

dinaire de son sexe ; et il sentit diminuer l'humiliation et l'inquiétude qu'il avait éprouvées, lorsque le secret de sa maladie lui fut découvert ; mais son orgueil était encore péniblement affecté par l'idée que toute sa faiblesse lui était connue.

Les attentions qu'il avait pour elle n'échappèrent pas à sa famille. Julia et Amélia s'en réjouissaient ; ignorant la cause de cette préférence, elles l'attribuaient au discernement de leur frère et au mérite de leur amie ; et sans songer aux différences d'âge et de fortune, elles se flattèrent bientôt qu'Océana unirait le nom de sœur à celui d'amie.

Ces idées se fortifièrent encore, lorsque le matin du bal de la duchesse de Derrington, le lord Latimore annonça que son intention était de les accompagner ; et sa seigneurie, avec une galanterie qui lui était peu ordinaire,

dit que l'étoile de miss Melville avait la plus puissante influence sur la sienne, qui en était le satellite, et que, par la loi du destin, il lui était prescrit de suivre les mouvemens de sa planète.

Océana comprit ce qu'il voulait dire, sous l'apparence d'un compliment, et elle soupira.

Le soir arriva. Des affaires importantes retinrent le Comte au conseil et l'empêchèrent d'accompagner les dames chez la Duchesse. Il s'informa de leur mise, et promit d'aller les rejoindre aussitôt qu'il le pourrait.

A onze heures, Julia, sous le costume d'une religieuse ; Amélia, sous celui de Diane ; Océana, vêtue comme une vierge du Soleil ; le capitaine, avec les habits d'un matelot hollandais, et l'évêque en domino, se rendirent à l'hôtel de Derrington, qui était à la fois le temple de l'esprit, du goût et de la magnificence.

Le vestibule avait été métamorphosé en un jardin orné des plantes les plus rares, dont la beauté et le parfum excitaient l'admiration et enivraient les sens. Des feux de couleurs se jouaient dans le feuillage, et formaient une avenue qui conduisait au pied du grand escalier. A quelque distance on rencontrait des groupes de jeunes filles avec le costume savoyard, et dont les chants montagnards animaient la scène. La principale galerie avait été décorée d'après les dessins du temple du Soleil dans la tragédie de Pizarre à Drury-Lane; et là se réunissaient la plupart des masques de caractère.

On servit le souper dans le salon. L'œil était ébloui; le goût s'unissait à la magnificence; les tables étaient couvertes de services d'or et d'argent, et tout ce que le luxe et l'imagination peuvent inventer s'y trouvait réuni.

La Duchesse et sa fille, Julia et Amélia faisaient les honneurs de la salle du concert: l'éclat des bougies se réfléchissait dans des glaces ornées de guirlandes de fleurs, entre des colonnes d'argent qui soutenaient ce temple de l'Harmonie.

Aux deux extrémités on voyait des nuages flottans, sur lesquels étaient appuyés, d'un côté, Apollon, et de l'autre Terpsichore; ils cachaient les musiciens dont les accords complétaient l'illusion de cette scène d'enchantemens.

Quoiqu'il fût encore de très-bonne-heure pour les gens du bon ton, on était délicieusement foulé dans les salles: c'était l'observation que faisait une marchande de fleurs, lorsque la famille des Latimores parut. Bien tôt un murmure d'applaudissemens annonça l'arrivée du Prince, et il entra dans le temple, le visage découvert.

Il était accompagné de deux masques en domino noir, et avec ce mélange de dignité et d'affabilité qui caractérisait la noblesse de son esprit et la politesse qui lui était naturelle, il s'approcha de la Duchesse qui était aussi sans masque.

Sa Grace qui paraissait avoir beaucoup de goût pour Océana, cherchait à rendre la scène intéressante pour sa pupille, comme elle l'avait nommée, en lui décrivant les différens caractères des masques qui passaient devant elle.

La société de Latimore se promenait dans le temple lorsque la même marchande de fleurs courut vers la Duchesse qui était avec Océana. Oh Dieu! s'écria-t-elle, cela est charmant! Vous faites des miracles! Quelle foule! Il n'y a pas un coin où l'on puisse tenir! De ma vie je n'ai été portée aussi délicieusement! Ma chère Duchesse, pourquoi n'avez-vous pas de telles soirées toutes

les semaines ? Vraiment, il n'y aurait pas plus de monde, quand on payerait pour entrer. Mais je vous prie, dites-moi quelle est cette aimable créature qui est si bien auprès de votre Grace ! Tout le monde dit qu'elle est très en faveur. Sa mise se rapporte si merveilleusement au temple du soleil, qu'il faut qu'elle ait été dans votre secret.

—Vous êtes étonnante, dit un masque en domino noir, qui les suivait.— Oh ! je vous connais, répliqua la marchande de fleurs, Milord, vous cherchez en vain à vous déguiser : vous avez le langage, et vous portez par-tout le parfum d'un palfrenier. Prenez ceci. — La jeune bouquetière jeta une rose à Charles et s'enfuit en sautillant. Charles la suivit.

L'admirable couple ! s'écria la Duchesse en s'adressant à Océana. La marchande de fleurs est veuve d'un pair d'Irlande, elle est parfaitement belle,

parfaitement sotte, et parfaitement riche. Son Charles est le plus jeune fils d'un habitant de la cité, et ainsi que sa lady Lustre, parfaitement sot, et parfaitement riche. Sa seigneurie est la meilleure danseuse que nous ayons, et Charles Scavenye n'a pas de rivaux dans l'art de conduire un *tandem* (1). Le précieux couple !

A l'instant le Prince et les deux Masques qui étaient avec lui s'approchèrent de la Duchesse.

— A la droite du Prince, dit l'Evêque à Océana, est lord Mériton, un jeune homme dont l'élégance et les qualités brillantes attirent tous les regards : c'est un favori du Prince, et il fait honneur à son discernement.

Connaissez-vous le domino qui est à sa gauche ? ajouta l'Evêque en s'adres-

(1) *Tandem*, sorte de phaëton.

sant à la Duchesse. — Je crois qu'une mère doit reconnaître son fils, répondit sa Grace avec un sourire: c'est le Marquis de Leverton, et j'insiste, Milord, pour qu'en qualité d'Evêque protestant, vous exerciez tous les pouvoirs de votre éloquence, pour détruire les scrupules de cette belle nonne, votre sœur; et si les argumens chrétiens n'ont pas leur effet, j'aurai recours aux divinités du paganisme, et je vais engager la chaste Diane à intercéder pour mon pauvre fils: une vierge du soleil doit plaider la cause de l'amour et de la constance.

Amélia ajoutait à l'embarras de sa sœur, en se conformant aux desirs de la Duchesse; tandis que sa Grace présenta le Marquis de Leverton à lady Julia et le mit sous sa protection, le Prince donna le bras à Amélia, et le jeune Mériton entra en conversation avec Océana.

Tandis qu'ils parcouraient ainsi le bal, leur attention fut attirée par un masque de caractère parfaitement costumé, qui représentait un astrologue. Il salua respectueusement le Prince et lui dit: — Salut au Prince illustre dont l'étoile brillante qui présida à sa naissance a frappé mes regards affaiblis par l'âge, et m'a dévoilé dans un instant les destins des empires.

— Homme merveilleux! dit le jeune Mériton, est-ce aux étoiles que vous devez le rare talent de découvrir ce qui n'est pas caché? Il s'exprimait ainsi d'après le costume du Prince qui n'était pas masqué.

— Jeune inconsidéré, reprit l'astrologue, apprends que malgré ton déguisement, toi et ton père vous m'êtes connus; son éloquence brille dans le sénat, il n'y a pas de rivaux; mais cette même éloquence n'influencera pas les déci-

sions du destin. Tout le charme de son esprit ne peut rien sur le cours des astres ; il reconnaîtra lui-même que, malgré le pouvoir que lui donne l'art avec lequel il sait manier l'arme du ridicule, il est, dans la nature, des choses sublimes auxquelles les démons eux-mêmes doivent céder.

— Bravo ! bravo ! s'écria le jeune Mériton un peu déconcerté. Sur mon honneur Kemble ne pourrait déclamer avec plus d'emphase ; je m'étonne qu'il ne soit pas connu.

— Et ton étonnement sera durable, répliqua l'astrologue : personne ne me connaît, et tout m'est connu. Je n'ai rien à apprendre de vous, mais je puis vous découvrir votre destinée. Cultivez les vertus avec le même succès que vous avez étudié les graces, et vous aurez l'estime des gens de bien comme vous avez celle des grands.

— Qui peut-il être ? dit Mériton. Je vous prie, Monsieur, dites-moi si vous êtes le sage de l'orient, le juif-errant, ou.....

L'astrologue le quitta avec un geste de dédain et s'adressa aux dames.

— Aimables filles de la maison de Latimore, écoutez l'oracle de la sagesse: la destination de votre illustre maison a été, pendant les jours et les nuits, l'objet de mes plus profondes méditations. Vous avez un frère qui.....

—C'en est trop, interrompit le jeune Mériton.

— Il soutient son rôle avec esprit, dit le Prince, mais il va trop loin.

L'astrologue s'inclina devant le Prince et par respect se retira pour laisser passer la société.

La variété des masques qui passaient et repassaient continuellement, effaça bientôt le souvenir du vieil astrologue ;

Océana seule ne pouvait l'oublier. Les derniers mots de ce personnage singulier, avaient fait une impression profonde sur son esprit. Cette phrase interrompue, *vous avez un frère qui...* prononcée avec un ton si solennel, résonnait encore à son oreille; les idées sinistres qui lui revenaient sans cesse, l'empêchaient de prendre quelque intérêt à toutes ces marionnettes qui se trouvaient autour d'elle, et jetaient un voile sur la splendeur de cette fête qui éblouissait et charmait tous les yeux.

Les complimens, les observations et même les railleries du jeune Mériton ne pouvaient attirer son attention, elle marchait en silence, lorsqu'en entrant dans le salon de la danse elle fut réveillée par les sons animés du galoubet et du tambourin.

—Avez-vous le projet de danser, miss Melville, lui dit Mériton, puis-je espé-

rer que vous daignerez me faire l'honneur.....?

Océana fut embarrassée, elle s'était promis beaucoup de plaisir à danser, mais son esprit était trop préoccupé par le souvenir de son entrevue avec lord Latimore, auquel se liaient les singulières expressions qui étaient échappées à l'astrologue. Elle prétexta une indisposition soudaine et s'excusa. Julia et Amélia, n'en soupçonnant pas la cause, furent inquiètes et lui proposèrent de se retirer. Océana refusa absolument, et les assura qu'à la seconde ou à la troisième contredanse elle se trouverait en état de les rejoindre, si elles voulaient lui permettre d'être simple spectatrice de la première.

La Duchesse était trop occupée à faire les honneurs d'une si grande assemblée pour remarquer les dispositions particulières de sa pupille : l'évêque avoit rejoint les joueurs de wishk : le ca-

pitaine avait disparu pendant toute la soirée ; et Océana ayant insisté pour que ses amies et le jeune Meriton se missent à danser, alla se reposer sur un sopha qui se trouvait derrière les colonnes d'argent.

A peine y était-elle assise, qu'un pélerin qui l'avait suivie dès le commencement de la soirée, sans qu'elle y fît attention, s'approcha d'elle avec l'air de l'intérêt.

—Quoique ce soit une des lois de l'étiquette, dit-il en la saluant respectueusement, de ne nommer personne que d'après le caractère de son costume, miss Melville me paraissant indisposée, me pardonnera-t-elle de lui offrir mes services? En même tems il ôta son masque, et elle reconnut M. Elmer, le secrétaire de lord Latimore, dont la conversation l'avait souvent intéressée.

—Je vous remercie, Monsieur, de

vôtre attention, dit Océana, je suis beaucoup mieux, la chaleur m'avait fait mal. Il y a trop de foule ici pour que je puisse m'y trouver bien, quoique ce soit de première nécessité pour plaire aux vrais disciples de la mode.

—Dites plutôt, madame, aux vrais disciples de la folie, qui préfèrent les plaisirs de la variété à leur santé et aux jouissances de la raison.

Certainement ce n'est pas dans des temples semblables à celui-ci que la raison reçoit les hommages de ceux qui s'attachent à son culte; quoique l'usage y entraîne plusieurs personnes que le manque de courage, plutôt que l'inclination, éloigne d'objets plus convenables à des êtres qui pensent.

— Je suis convaincue par expérience de la vérité de votre observation : nous rencontrons des personnes qui se plaignent tous les jours de la perte du tems, et

cependant passent leur vie à tuer ce même tems qu'elles regrettent Demandez à cette jeune Indienne, qui réellement est une fille aimable et sensible, demandez-lui quelles sont les soirées qu'elle passe chez-elle ? elle vous dira que ce sont celles où il est question de quelque gala, quelque *rout* ou autres amusemens qu'on peut appeler publics. Les soirées du coin du feu, dans le sens que nos ancêtres attachaient à ce mot, étaient un des plus deux plaisirs de la vie sociale. Elles signifiaient des conversations où l'esprit trouvait à s'instruire et le cœur à s'intéresser. A présent la scène est bien changée; les gens du bon ton ne les connaissent plus, un cercle composé d'amis choisis et aimables serait d'un ennui insupportable. Voir du monde, selon l'expression à la mode, c'est ouvrir un théâtre, tenir une maison de jeu et sacrifier les doux entretiens de

l'amitié à la petite vanité d'avoir une multitude de connaissances.

Leur conversation fut interrompue par la très-communicative marchande de fleurs qui s'assied près d'Océana, et avec la plus grande familiarité, lui dit: ma chère miss Melville, je suis enchantée de vous avoir trouvée. Vous ne savez pas, ma chère, à quel point j'ai été tourmentée par cet insupportable homme! Océana répondit avec dignité, mais sans affectation :

—Mon nom est Melville, mais je suis aussi peu instruite de celui de la personne à qui j'ai l'honneur de parler, que du genre de ses peines, et du nom de celui qui les cause.

—Oh! Fi, fi, ne soyez pas si méchante que de me faire nommer cette créature insupportable; vous savez bien que je veux parler de Charles Scavenye. Je suis sure que vous êtes parfaitement ins-

truite de tout cela. La Duchesse m'a dit qu'elle vous aimait, et d'après cela elle vous a fait connaître toutes les histoires du jour.

—Est-ce que sa Grace a des connaissance aussi universelles?

— Mais, mon dieu! tout le monde n'ambitionne-t-il pas le bonheur de lui parler; et y a-t-il quelqu'un qui ne voulût pas trahir le plus grand secret, pour avoir l'honneur d'être vu causer familièrement avec la duchesse de Derrington?

—Alors la mémoire de sa Grace doit être aussi étendue que son hôtel est vaste.

—Très-certainement, ma chère, il est très-vaste. Vous connaissez la duchesse de Swanshire, dans Pall-Mall? Elle peut réunir chez elle autant de monde que celle qui nous reçoit aujourd'hui; mais elle est obligée de changer les cham-

bres de ses enfans en salle de jeu, et de bâtir dans les écuries, afin d'avoir une salle pour le souper.

—Alors je pense, dit M. Elmer, que la duchesse de Swanshire perd autant dans l'opinion publique qu'elle a de pieds carrés de moins dans son hôtel. — Certainement, Monsieur le Pélerin, dit lady Lustre, car je ne connois pas votre voix; mais que pensez-vous qui soutient l'éclat de lady Derrington parmi nous?

— Oh! sans doute ce n'est que l'immensité de son hôtel, dit Elmer avec ironie; mais quoi! si M. Galaxi peut acheter les deux plus grandes maisons de Cavendish-Square, et les réunir dans une, alors il pourra recevoir cent ou deux cents personnes de plus que sa Grace.

—Dieu vous protége, répliqua sa Seigneurie, que vous êtes ignorant! Ma chère miss Melville, je vais vous ra-

conter tout cela. Ce M. Galaxi est un personnage ambulant, qui va sans cesse d'un endroit à un autre, il est enormément riche, mais, au surplus sans aucune considération. Cet homme a une sorte de passion pour les *galas*, les *rout*, les concerts et tous les amusemens de ce genre : il desire se populariser parmi nous ; mais un Hottentot ne serait pas plus ignorant sur les moyens d'y réussir. L'hiver dernier il dépensa une somme prodigieuse pour une soirée, et personne n'y vint.

—Je vous prie de me dire, madame, ce qui fut cause de ce malheur, dit Elmer.

—La plus sotte négligence du monde : il avait oublié d'engager un trompette.

— Un trompette ! s'écrièrent à la fois M. Elmer et Océana. Un trompette !

— Certainement, reprit sa Seigneurie; mon dieu, vous ne savez donc pas que tous ceux qui desirent avoir une certaine existence dans le monde, doivent se procurer ce que nous appelons un trompette ou un prôneur, c'est-à-dire un écrivain que vous payez tant par année. Alors votre nom paraît tous les jours dans les journaux: il instruit le public du jour où vous venez à la ville et de celui où vous allez à la campagne, de ceux chez qui vous dînez aujourd'hui, et de ceux qui ont dîné avec vous hier. Avez-vous une querelle avec quelqu'un, il l'attaque dans ce que nous appelons un paragraphe piquant; il tue votre ennemi d'un seul coup, ou bien marie telles personnes à votre gré, qui peut-être ne se sont vues de leur vie.

— Je pense que votre trompette est bien industrieux, dit Océana.

—Oh! Vous n'en avez pas d'idée, mais je ne vous ai pas parlé de la moitié des services qu'ils rendent; il sont en relation avec les libraires et les graveurs: alors votre histoire est dans tous les papiers, votre portrait gravé dans toutes les boutiques. Dernièrement j'ai eu une querelle terrible avec mon trompette, comment pensez-vous qu'il m'a servie? Je desirais que ma gravure fût répandue: chacun trouvait que mon portrait en pied qui était à la dernière exposition de l'Académie Royale, à côté de celui de l'amiral Nelson, était d'une divine ressemblance; je me décidai à le faire graver et en confiai le soin à mon trompette. La gravure était de la plus grande beauté et m'avait coûté une somme énorme. Je ne voulais pas la laisser paraître jusqu'à ce que tout le monde fût de retour; que pensez-vous qu'il est arrivé? je me suis vu

exposée dans toutes les boutiques de Londres, avec une inscription au bas de l'estampe, qui disait que c'était madame T..... Avez-vous jamais vu une chose aussi provoquante ?

Sans attendre de réponse, elle commençait une autre histoire, lorsqu'heureusement pour ses auditeurs dont la patience était à bout, elle fut aperçue par son Charles qui vint la chercher pour danser.

—Peut-il y avoir un mot de vrai dans tout ce que nous avons entendu, dit Océana ?

—Le tableau peut être trop chargé, répondit M. Elmer, mais je crains qu'il ne soit pas sans vérité ; le caractère qu'elle a dépeint a toujours existé; mais depuis quelque tems il s'est multiplié en proportion de notre luxe et de nos folies. Autrefois l'emploi d'un écrivain vénal se bornait à la politique ; mais à présent que l'ostentation et la frivolité

semblent avoir banni tous les plaisirs domestiques de la classe élevée, l'esprit de parti se développe avec autant d'énergie chez les femmes à la mode, que parmi les hommes d'état, et il est également soutenu par des agens aussi corrompus que méprisables.

Alors la première contre-danse finit; Julia et Amélia s'empressèrent de venir savoir des nouvelles de leur amie. La conversation qu'elle venait d'avoir avec lady Lustre et M. Elmer ayant donné un autre tour à ses pensées, elle se trouva disposée à danser, et au moment où l'on avertit que la danse allait recommencer, elle se leva pour suivre lady Amélia et lady Julia, sans se rappeller qu'elle n'avoit pas de danseur. M. Elmer se leva avec vivacité, et la pria de lui faire l'honneur de danser avec elle.

— Monsieur...! répondit Océana, avec une émotion impossible à décrire; elle

était surprise, mais n'était pas offensée, elle hésitait si elle accepterait son offre ; mais elle ne refusait pas. Elle resta un moment en silence. Elmer éprouvait un sentiment pénible : Je suis trop présomptueux, dit-il : il s'inclina avec respect, et se retira.

— Qui est-il? demanda Amélia ; il me semble que je reconnais sa voix. — Et moi aussi, dit Julia. — C'est Elmer, répondit Océana. — Elmer ! s'écria Amélia ; qui peut l'avoir amené ici? Et encore en habit de caractère. Pauvre Pelérin j'ai pitié de toi ! ma chère Océana, vous l'avez tué. Le secrétaire et son maître sont à vos pieds.

Cette petite circonstance empêcha Océana de danser, et ses amies se décidèrent à s'asseoir avec elle. Bientôt on ouvrit les portes des salons du souper et on se mêla gaîment avec une sorte de confusion.

A trois heures le signal accoutumé

rappela les danseurs dans les salles du bal, chacun reprit son masque, mais alors le vin avait ajouté à la gaîté de la scène, les masques à caractère se permirent des saillies qui ajoutaient à l'intérêt de leur rôle. L'ordre fut interrompu et les danses se rapprochèrent de la vivacité de celles des fêtes champêtres. Dans cette confusion plusieurs personnes allaient se promener dans le temple, et les autres se préparaient à se retirer.

De ce nombre était la société Latimore; pendant tout le soir ils n'avaient pas vu le Comte, et ils délibéraient s'ils se décideraient à partir, lorsqu'ils le reconnurent à son domino, et le virent en conversation particulière avec le Pelérin qu'Océana leur avait fait connaître pour être M. Elmer.

Il les aperçut et s'approcha d'eux en leur faisant des excuses d'être arrivé aussi tard.

Après avoir fait quelques tours dans le temple ils retournèrent dans les salles du souper, le Comte paraissait sombre et préoccupé, et son maintien sérieux se communiqua à toute la société. J'écoutais, dit enfin le Comte en rompant le silence, la description du costume de cet astrologue qui s'est adressé à vous au commencement de la soirée. Ce Pelérin que vous avez vu causer avec moi m'en a parlé.

— Quoi! M. Elmer, interrompit Amélia, écoutait le vieil astrologue ?

— Qui vous a dit que M. Elmer était le Pelérin, répondit le Comte avec un air chagrin?

— C'est miss Melville qui l'a reconnu, répliqua-t-elle avec vivacité.

—C'est miss Melville, s'écria le Comte: en vérité les découvertes de miss Melville sont étonnantes, ajouta-t-il avec un regard qu'Océana ne comprit que trop bien.

— C'est un accident qui a engagé M. Elmer à se démasquer, ajouta-t-elle, ne sachant pas si elle faisait bien de relever son observation.

— Il arrive certainement d'étranges accidens, dit le Comte, nous le savons bien.

Océana se décida à garder le silence; le Comte ajouta : M. Elmer m'a dépeint cet astrologue, et je pense que j'ai vu cette figure dans bien des endroits; dites-moi, je vous prie, portait-il un masque?

— Je pense, dit lady Julia, qu'il avait peint son visage pour imiter l'extrême vieillesse.

— L'extrême vieillesse, dites-vous, s'écria le Comte, n'avait-il pas une robe de couleur grise ?

— Oui, dit Julia.

— Et autour de lui une ceinture ?

— J'en ai vu une, dit Océana.

— Eh bien ! Madame !

— Elle était d'un velours vert sur lequel les douze signes du zodiaque étaient brodés en or.

— Assez, Madame, s'écria le Comte vivement ; je vous dois encore la conviction de mes doutes. Alors il ajouta à voix basse de manière à pouvoir à peine être entendu : Il me suivra donc partout ! Dans tous les endroits publics je le rencontrerai ! Je l'ai vu à Vienne, à Florence, à Naples, à Paris. — Et encore à Londres, s'écria une voix qui fit trembler le Comte. Après s'être arrêté un moment, il dit d'une voix tremblante : Est-il derrière nous?

Pas un masque de caractère ne paraissait auprès d'eux ; il n'y avait qu'un domino noir à côté du Comte ; au moment où ils approchaient de la porte, il frappa sur l'épaule de Latimore qui

se retourne à l'instant. Le domino s'ouvre et laisse voir le vieil astrologue.

Au moment où il alloit sortir, l'astrologue étendit sa main vers lui, et prononça avec force ces mots : *Monument vivant de splendeur et de souffrance.*

Le malheureux qu'il avoit désigné tombe presque sans sentiment dans les bras de l'Evêque ; à peine lui reste-il assez de force, pour demander qu'on l'éloigne. Enfin s'appuyant sur le bras de son frère il va rejoindre sa voiture où Elmer l'attendait.

Alors toute la société se retira et se rendit avec beaucoup de trouble à l'hôtel Latimore.

CHAPITRE VIII.

Astrologie.

PENDANT le tems que les voitures mirent à se rendre à Berkley-Square, le Comte reprit son maintien ordinaire, et se composa assez pour recevoir avec calme les témoignages d'affection des personnes de sa famille qui l'avaient accompagné. Cependant il s'aperçut qu'ils desiraient avoir l'explication de l'effet étrange qu'avait produit sur lui la vue de l'astrologue ; il sentit que ce serait augmenter leur curiosité que de s'y refuser absolument, et qu'en la satisfaisant en partie, il pourrait détourner leurs idées. D'après ces réflexions, il serra avec force la main de l'Evêque, en lui disant : Mon frère ! je voudrais

avoir un instant de conversation avec vous. Alors il le tira à part, lui dit qu'il s'était aperçu de l'étonnement qu'avait produit sur lui et sur ses sœurs la conduite de ce masque; mais, ajouta-t-il, éloignez, je vous prie, toutes les inquiétudes que cet événement étrange a pu faire naître en vous; car je vous assure que la seule cause de l'émotion que j'ai éprouvée a été l'étonnement qu'a produit sur moi la vue d'un homme que j'avais toute raison de croire renfermé dans une maison de fous à Paris. Il y a plusieurs années que je fus chargé à Vienne de quelques affaires qui avaient rapport à une famille, à laquelle cet homme prenait le plus vif intérêt. Ce n'est pas le moment de vous en dire les détails, et en vérité ils ne méritent pas votre attention. La manière dont cette même affaire se termina occasionna la mort d'une personne à laquelle cet

homme était véritablement attaché, et il en perdit entièrement la raison. Il s'était persuadé que j'étais la cause de la mort de celle qu'il regrettait, et sa conduite me jeta dans quelqu'embarras à Vienne, à Naples et à Paris; il se porta à de tels excès, que je fus obligé de m'adresser à la police qui le fit enfermer comme un insensé. Il y a plusieurs années que cet événement est arrivé, et n'entendant plus parler de lui, je le croyais mort, lorsque cette nuit on me décrivit le costume qu'il portait habituellement: je pouvais à peine croire ce qu'on me disait, quand la vue de ce malheureux me donna la certitude qu'il était en Angleterre; je pensais ne jamais le revoir ni entendre parler de lui, et si je m'en occupe un moment c'est pour qu'un insensé soit mis sous une garde sûre comme il doit l'être. Je vous prie de donner

cette explication à mes sœurs et à Miss Melville de la manière que vous jugerez la plus convenable, et de regarder cette histoire comme ne valant pas la peine de vous occuper. Alors il lui dit adieu et se retira.

Cette apparente indifférence eut l'effet qu'il en attendait ; elle dissipa les craintes de sa famille quoiqu'elle ne satisfît pas entièrement sa curiosité.

Cependant lorsque lord Latimore fut dans son appartement, il cessa de se contraindre, et sa physionomie exprima toute la violence de la peine qu'il éprouvait.

Quoique Durand fût accoutumé à voir dans son maître l'image du malheur, il s'aperçut de son extrême agitation.

Il allait se retirer lorsque le Comte lui cria d'arrêter, et retomba dans ses sombres pensées.

Après un long silence il s'écria : — Non, je n'ai pas d'autre parti à prendre.... Je ne puis plus hésiter.... Allez chercher Elmer. Durand obéit, et le Comte demeura seul.

—La prudence ne doit pas sceller mes lèvres plus long-tems, dit-il, en marchant à grands pas dans la chambre, je n'ai rien fait avec précipitation, non, rien. Pendant cinq années j'ai étudié son caractère ; il m'est sincèrement attaché, il risquerait sa vie pour moi... Je ne puis en douter.... Je le vois dans ses yeux..... Mais ses idées de vertu, ses principes qui sont si affermis ! s'il est instruit de ce que j'ai fait, de ce que je prétends faire..... Je ne suis pas sûr, non, en vérité je ne suis pas sûr de lui..... Et si je ne suis pas sûr de lui, de qui pourrai-je l'être dans le monde ? Qui pourrai-je choisir pour confident de mes espérances, de mes craintes,

pour dépositaire de mes erreurs passées et de mes entreprises futures ?

Depuis si long-tems mon projet est là, ajouta-t-il, en frappant sur sa poitrine : voilà le moment de le faire éclore, la volonté du destin s'est manifestée.... Des circonstances si étranges, ont préparé cette crise solennelle.... Mortimer qui m'est apparu en songe, son fantôme sanglant qui paraissait au lever du roi, son squelette qui pénétrait au conseil, et ce songe qui a produit en moi une émotion si terrible, découvert à une fille inconnue, sans expérience...Une telle circonstance ne peut être que l'effet de l'ordre de la destinée.... Et elle a encore été témoin de l'apparition de cet être mystérieux qui me persécute ! Elle était devant moi, au premier moment de mon retour dans ma terre natale ! De manière ou d'autre, cette fille doit être un an-

neau de la chaîne qui lie la destinée de Latimore. Chaîne mystérieuse ! Puis-je chercher à la connaître ? Son étendue m'échappe, où doit-elle m'entraîner ? Je tremble.... Cependant je me glorifie en pénétrant dans l'avenir.

En prononçant ces mots, il sentit son courage se ranimer ; il se lève, ouvre la fenêtre : les rayons de la lune tombaient à plomb dans sa chambre, c'était une de ces froides et brillantes nuits d'hiver, où le ciel paraît dans toute sa splendeur. A droite du globe de la lune, on voyait la superbe planète de Jupiter dans tout son lustre. Saturne était à gauche, toutes les planètes étaient visibles, et la voûte céleste étincelante du feu des étoiles innombrables, montroit le firmament dans toute sa gloire. Un tel spectacle ne pouvait être vu avec indifférence, même par un être brut, et dans lequel l'éducation,

n'aurait développé aucune idée. Le seul instinct de la nature devait faire naître un sentiment d'admiration et de délices, mais un esprit élevé contemplait avec ravissement et respect l'harmonie des mondes, et cette marche silencieuse des sphères qui frappe les sens et échappe à l'intelligence. Il est des êtres chez lesquels le mouvement des astres fait naître des sensations relatives à eux-mêmes, et dont l'ame s'élève ou le courage s'abat selon la position des planètes.

Peu d'hommes étaient aussi susceptibles d'enthousiasme que Latimore. L'étoile de Jupiter était celle de sa naissance; et lorsqu'elle parut à ses yeux dans tout son éclat, il sentit son cœur battre avec force : un sentiment de joie parcourut tout son être ; les mains croisées sur sa poitrine, il attache ses regards sur cette étoile bril-

lante avec un air de triomphe, et sent toutes ses forces redoubler.

Dans ce moment Elmer entre dans sa chambre. — Est-ce vous Elmer ? dit-il en se tournant vers lui, avez-vous vu jamais un plus magnifique spectacle ! Voyez de quel éclat brille Jupiter, et combien il surpasse celui des autres planètes ! Ne sentez-vous pas votre ame s'exalter ? Elmer, c'est l'étoile qui a présidé à ma naissance. Je ne puis la contempler sans éprouver une émotion qui fait palpiter tout mon être.

Heures tardives, hâtez-vous ! que mon ame impatiente saisisse dans l'avenir la gloire où j'aspire, et rapproche le but auquel tendent tous mes desirs.

Après un silence de quelques instans où ses yeux étaient fixés sur l'étoile qu'il contemplait, il se retourna vers Elmer avec une expression de joie impossible à décrire. Oui Elmer.... Oui,

Le moment est arrivé.... Les rapports qui existaient entre nous sont changés. Plus de maître, plus de soumission. J'ai fait mon choix avec prudence, et mes hautes destinées ont hâté ma décision : parmi tous les êtres qui m'environnent je vous ai choisi pour mon ami. Venez dans mes bras, que mon cœur s'unisse au vôtre pour jamais, que toute réserve glacée disparaisse dans les épanchemens de l'amitié, et que l'essence de mes pensées vous soit connue dans une communication intime de sentimens.

Elmer se retira avec étonnement, il ne pouvait en croire ses sens. Quelques phrases entrecoupées témoignèrent sa surprise. — Non, Elmer, dit le Comte, ne vous refusez pas à mes embrassemens ; il y a assez long-tems que vous me connaissez, je ne suis point dissimulé avec vous. J'ai be-

soin d'un ami, d'un cœur qui partage mes sentimens, d'un esprit intelligent qui m'aide de ses conseils, et qui concoure à mes entreprises. Je vous ai choisi, et si vous rejetez mon amitié !....

— Pardon ! Milord.... Moi, rejeter votre amitié! Le ciel sait avec quelle ardeur je me suis efforcé de mériter votre protection. La vaste étendue de votre esprit, vos talens supérieurs, votre expérience ont fait de votre approbation, l'objet et la récompense de mes services; mais les bontés que vous y ajoutez se joignent à mes sentimens d'admiration, pour m'attacher à vous pour jamais; pardonnez donc si la surprise.....

—Venez, venez Elmer, plus de contrainte, je vous prie, ma résolution est prise, déja mon cœur se sent soulagé. Fermez la fenêtre, asseyez vous près de moi, plus près encore. Avez vous laissé Durand dans l'antichambre ?

— Oui Milord.

— Je voudrais que la porte fût fermée aux verroux. Elmer obéit et reprit son fauteuil; le Comte demeura en silence quelques instans, en réfléchissant comment il allait commencer. — Combien sont variés, dit-il enfin, les dispositions, les caractères, les occupations de cette espèce d'animal qu'on appelle homme ! Réfléchissez, Elmer, un moment sur la fête de ce soir, sur les marionettes, les poupées que vous avez vu chez la Duchesse: quelle profusion ! quel luxe employé pour flatter tous les sens! Rappelez-vous les discours que vous avez entendus dans les groupes, retracez-vous la gaîté des différens masques, rappelez-vous les formes phantastiques de ces danses légères: ne croyez-vous pas que c'étaient les êtres les plus heureux de la création?

A présent voyez cette même création

sous un autre point de vue. Combien dans ce même instant n'y avait-il pas de malheureuses victimes, languissant sur leur lit de douleurs, livrées aux horreurs du besoin et de la souffrance sans qu'un rayon d'espoir éclairât leur avenir, sans qu'un sentiment de pitié adoucît leur misère! Ils souffrent tous les maux qui accablent l'humanité, et ils manquent des secours avec lesquels l'homme peut soulager l'homme. Elmer, ces scènes diverses se passaient à la fois sur ce grand théâtre où nous jouons notre rôle! Quel contraste dans le sort d'êtres dont l'origine est commune, qui furent formés dans un même moule, qui reçurent à la fois les mêmes passions, les mêmes facultés, les mêmes sentimens, et qui sont destinés à une même fin! Dites-moi la cause de cette distinction, dites-moi pourquoi une partie de l'espèce humaine a été maudite et

l'autre comblée de biens? Devons-nous regarder la civilisation comme le bienfait d'un ange ou l'œuvre d'un démon? Le bien que l'art produit se borne à ce phantôme de bonheur que nous avons vu ce soir ; tandis que le mal qui en est si près, pèse sur la création, et sillonne le front de toutes ses créatures.

En finissant ces mots, les yeux du comte étincelaient, ses joues étaient animées, il fixait Elmer pour deviner l'effet qu'avaient produit sur lui les opinions qu'il avait si fortement exprimées.

Elmer gardait le silence.

— Peut-être, dit le comte, vous n'êtes pas disposé à partager mes idées.

— En vérité, Milord, je ne le puis ; il m'est impossible de ne pas être l'ardent défenseur des avantages de la civilisation et de l'étendue des connaissances humaines.

— Je m'étonnerais que vous ne le

fussiez pas, Elmer ; je n'ai point l'intention de vous convertir à ma doctrine, j'ai trop vécu, j'ai trop réfléchi pour que mes principes puissent varier ; mais vous êtes jeune et heureux, continua-t-il avec un soupir, votre cœur s'ouvre encore aux plaisirs de la vertu, et le phantôme du bonheur s'offre à votre imagination. Je conçois parfaitement l'état de votre esprit. J'ai connu ces douces erreurs, j'ai souri à leur prestige séduisant ; et quoique j'aie été forcé d'abandonner les illusions de ma jeunesse, mon cœur n'est pas sans objet, ni ma raison dans le sommeil de l'inaction. Mes desirs trompés n'ont pas jeté mon ame dans l'apathie. Non, non, dans ce moment mon sang s'allume, ma tête fermente, et j'éprouve une ardeur que des mots ne peuvent exprimer. Il ne faut pas différer plus long-temps : l'objet qui

m'anime doit être connu de mon ami. Ecoutez, Elmer; le moment est venu qui me force à vous ouvrir mon ame toute entière.

— Milord! s'écrie Elmer avec étonnement.

— Oui, mon ame toute entière, répéta le Comte : l'ame qui anime ce corps, cet être que vous appellez Latimore, cet esprit naquit d'une union qui vous semblera terrible ..... l'ambition et la vengeance. Ce principe toujours actif, quel que soit le nom que vous lui donniez, fut produit par une ambition sans bornes telle qu'on n'en conçut jamais, et par une soif de vengeance aussi terrible que peut la ressentir le cœur d'un mortel. C'est l'esprit qui m'anime. Si le succès couronne ces desirs dévorans qui me consument, un sentiment de délices m'accompagnera jusque dans la tombe. Mais si le but où j'aspire

m'échappe, s'il est détruit par l'ennemi que je brûle d'anéantir, des tourmens insupportables accableront ma pensée, les furies s'attacheront à moi, tout mon être succombera sous le poids de l'ignominie, et une éternelle infamie sera attachée aux restes du malheureux Latimore.

Pendant qu'il parlait t out son être exprimait la présence de l'esprit infernal qui l'agitait, la force de son langage s'unissait à la violence de tous ses mouvemens, pour frapper Elmer d'un degré d'horreur qu'il n'avait pas connu jusqu'alors. Le comte, oubliant qu'il était devant lui, se livra à toute l'agitation qu'il éprouvait.

— Mais pourquoi ce sentiment d'horreur? la couronne de la victoire, n'est-elle pas déjà sur ma tête? (et sa main se porte avec vivacité sur son front). N'ai-je pas l'ame terrible.....?

Ne suis-je pas possesseur de ces moyens puissans, (mettant la main sur le portefeuille qui renfermait les papiers du gouvernement)..... de ces moyens auxquels aucun pouvoir humain ne pourrait résister, ajouta-t-il d'un ton lent et solennel; et ce ciel même n'annonce-t-il pas à Latimore tout l'état de sa destinée? Jupiter! tu présidas à ma naissance; tous les autres astres s'unirent à toi pour me présager la gloire; voilà le talisman qui m'assure de ma destinée, le voilà, dit-il, en tirant un papier de son sein; voilà ces lignes infaillibles, voilà ces conjonctions mystérieuses qui parurent à l'heure de ma naissance. C'est-là le principe qui nourrit mon ambition et qui soutient mon courage. Eloignons de notre vue cette faible tache qui offrit un aspect malfaisant dans ce moment de gloire, elle ne doit pas obscurcir tout l'éclat

de cette brillante prophétie. Cependant cette tache malheureuse exista trop près de Jupiter, de l'étoile de ma naissance.

Alors, se rasseyant auprès d'Elmer, il déplia le papier qu'il avait pris dans son sein ; c'était son horoscope ; il lui expliqua les signes, et lui fit connaître la position des planètes au moment où il naquit. Ses yeux étincelaient en lui montrant la position de Jupiter. — Le 13 décembre 17..... continua-t-il, au moment de l'ascension de la plus glorieuse étoile, vint au monde l'héritier d'un nom illustre et d'une fortune de prince. Ma naissance causa la plus grande joie à mes parens, et les plus tendres soins furent prodigués à mon enfance ; mes frères et sœurs qui naquirent ensuite étaient à peine regardés comme mes égaux, et on les tenait à une distance ridicule de leur frère qui était idolâtré.

La première impression que je reçus fut le sentiment de ma supériorité sur tout ce qui m'entourait : on se donna la plus grande peine pour ne frapper mon imagination que d'images de grandeur et de puissance. Le caractère de mon esprit s'accordait parfaitement avec l'éducation que je recevais, et bientôt mon père vit dans mes dispositions le succès de ses peines, et l'accomplissement de ses plus ardens desirs. Souvent il me plaçait sur ses genoux, et mettant sa main sur mon front, il s'écriait : Mon noble fils, je vois déjà dans ta physionomie toutes mes espérances se réaliser ; tes frères pourront être des hommes illustres ; mais toi tu seras un héros : ils pourront commander des armées ; mais c'est toi qui en décideras la marche et qui ordonneras au glaive de briller ou de rentrer dans le fourreau. Ils s'élèveront

peut-être aux plus hauts emplois de l'église ou de l'armée ; mais tu seras le dispensateur de ces dons que les autres mortels recevront de toi comme des bienfaits, de toi, mon fils, dont ils déïfiront presque le pouvoir.

C'est avec de tels discours qu'on alluma mon imagination, et qu'on échauffa inutilement un cœur que la nature avait formé pour l'ambition.

Ma passion dominante s'accrut avec les années, j'appris à joindre à l'ambition les deux qualités qui doivent nécessairement l'accompagner, la réserve et l'adresse. Souvent dans leurs jeux vous avez vu des enfans, souffler au bout d'un faible tuyau des bulles de savon qui sélèvent, s'enflent, et s'anéantissent en vapeurs ; ainsi j'ai vu plusieurs de mes compagnons doués des qualités nécessaires pour dominer au dessus des autres hommes, s'éle-

ver à une certaine hauteur et bientôt retomber parce qu'ils n'avaient pas l'esprit assez fort pour supporter le changement de région.

Je n'éprouvai pas cet inconvénient. Avec l'aide des conseils de mon père, de son expérience, et de l'étude la plus suivie, je parvins à connaître assez les hommes et moi-même, pour régler mon ambition sans la diminuer.

A dix-neuf ans je commençai mes voyages et visitai les principales Cours de l'Europe ; à vingt-un ans je fus nommé secrétaire d'ambassade auprès du vieux Lord P....., qui était alors à Vienne ; c'est-là que je fus initié dans tous les mystères de la politique, et que je saisis le fil qui m'était nécessaire pour me guider dans le sentier que je voulais suivre. A présent, Elmer, vous allez apprendre une anecdote bien singulière par ses rapports avec les dis-

positions de caractère que je viens de vous dévoiler.

Pendant notre séjour à Vienne, Lord P..... vivait dans une liaison intime avec le vieux comte de Rosenbergh ; il me présenta comme son ami, et je gagnai tellement l'amitié du Comte, de la Comtesse, et de leur aimable fille Julia, que je fus regardé comme de la famille. Je passais à l'hôtel de Rosenbergh tout le tems que me laissaient mes devoirs. Là se réunissaient les hommes les plus célèbres de l'Allemagne ; chaque jour le Comte rassemblait à sa table, les savans, les gens de lettres les plus distingués ; et après les plus intéressantes conversations, la journée se terminait par un délicieux concert. La Comtesse était Italienne ; du côté paternel elle descendait de la famille des Médicis, et par sa mère, elle était alliée aux pre-

mières familles de Venise. Le marquis Della Loretta, un Seigneur de Bologne, avait épousé sa sœur ; et dans ce moment l'héritier de la maison de Rosenbergh était allé passer quelque tems au palais du Marquis.

Quelques semaines s'étaient écoulées dans une douce tranquillité, lorsque tout à coup je vis une teinte sombre se répandre sur les esprits de toute la famille. Les Allemands sont peu communicatifs : à peine pouvais-je conjecturer la cause de cette tristesse soudaine ; j'avais observé qu'elle paraissait augmenter les jours où ils recevaient des lettres de Bologne, et je supposais que leurs chagrins étaient causés par leur fils. Bientôt mes soupçons se vérifièrent ; un soir que je me rendais à l'hôtel du Comte, j'appris qu'il était parti avec sa famille pour sa maison de campagne, qui était à quarante

milles de Vienne, et qu'il n'avait point annoncé le moment de son retour.

Avant que je fusse revenu de la surprise que me causait ce départ dans une pareille saison, (car nous étions alors au mois d'avril) le portier me remit une lettre du Comte; il me disait que quelques chagrins domestiques avaient fait une impression si forte sur lui, qu'il avait senti le besoin de se retirer dans son château pendant quelque tems. Le vieux Comte finissait ainsi sa lettre: « Quoique, mon cher Latimore, je de-» sire me retirer dans le cercle de ma » famille, loin de la multitude, je ne » veux point vous exclure de ce cercle. » Si vos affaires vous le permettent et » que vous veuilliez entendre le récit de » la peine que j'éprouve en voyant mes » plus chères espérances trompées: (car » je ne puis parler sur un autre sujet,) » venez au château de Rosenbergh,

» vous y serez reçu avec empressement.
» Si la tristesse de ce séjour vous effraye,
» je regretterai d'être privé de votre so-
» ciété, mais je vous estime trop pour
» croire que votre amitié ne puisse ré-
» sister au premier nuage qui obscurcit
» la destinée jusqu'ici trop heureuse, de

» ROSENBERGH. »

Après en avoir prévenu Lord P....., je partis pour le château de Rosenbergh, avec le projet d'y passer une semaine, et mon séjour s'y prolongea pendant plusieurs mois. Aussitôt après mon arrivée, le Comte me confia la cause de sa mélancolie. Depuis long-tems son fils Octave nourrissait une passion ardente pour la fille unique du marquis della Loretta. Les parens d'Octave approuvaient son choix; et ceux d'Olivia avaient souvent déclaré qu'ils éprouveraient la plus grande satisfaction, en voyant leur

fille unie à l'héritier du comte de Rosenbergh.

Il ne manquait que le consentement de la jeune personne pour terminer cette alliance; elle avait fait de longs séjours chez le Comte, soit à Vienne, soit au château de Rosenbergh; et d'après l'intimité qui régnait entre les jeunes gens, leurs parens étaient persuadés qu'il n'y aurait aucun obstacle à l'union projetée, aussitôt que l'âge d'Olivia le permettrait.

Ce moment arriva enfin. Lorsque je fus présenté à la famille de Rosenbergh, Octave venait de parler pour faire sa demande; elle fut rejetée. Pauvre Octave! il déclara une passion qu'il nourrissait depuis long-tems, et que l'espérance avait fortifiée, et il fut refusé! Olivia, qui abhorrait toute dissimulation, lui avoua ingénument qu'elle n'avait point pour lui cette préférence

qui peut seule assurer le bonheur des époux, et sans laquelle elle était résolue à ne jamais se marier. Octave fit part de ses peines à sa famille ; ses lettres exprimaient avec une telle force l'amour malheureux et l'orgueil blessé, que ses parens qui l'aimaient avec la plus vive tendresse craignirent que sa santé ou sa raison ne pussent résister au chagrin qu'il éprouvait. Il leur écrivit que son projet était de retourner auprès d'eux ; mais il ajoutait qu'il desirait les aller rejoindre à la campagne, parce que la société lui était devenue insupportable. Voilà quelle avait été la raison de leur brusque départ pour le château de Rosenbergh ; on l'y attendait tous les jours avec Olivia, son père et sa mère. Le Marquis avait desiré l'accompagner afin que le Comte, son beau-frère, fût assuré du desir qu'il avait que l'amitié qui subsistait entre les deux

familles ne fût pas détruite par cet événement.

Le jour qui précéda leur arrivée est bien intéressant dans l'histoire de ma vie.

Vous remarquerez, Monsieur Elmer, dans la suite de ce récit, combien les événemens les plus légers, les plus frivoles en apparence, ont des résultats de la plus grande importance. Nous étions, comme je l'ai dit, au mois d'avril. Après dîné j'avais fait à cheval une promenade solitaire dans les bois du parc, et à peine me restait-il assez de jour pour retrouver la route qui conduisait au château : l'obscurité augmentait, j'aperçus de la lumière à la fenêtre d'une vieille tour détachée du principal bâtiment, que je n'avais pas encore observée ; j'en parlai le soir au Comte, il sourit, en disant : c'est sans doute le vieux Julien qui s'occupe de ses travaux.

Je lui demandai l'explication de ce qu'il disait. — Vous n'ignorez pas sans doute, reprit le Comte, que, dans les derniers siècles, l'astrologie était la science la plus cultivée en Europe. Tous les nobles avaient leur devin, et plusieurs d'entr'eux étaient initiés dans les mystères des planètes ; vous verrez peu de châteaux anciens qui n'aient une tour destinée aux observations; le nôtre, ajouta-t-il avec emphase, a plus de deux cents ans d'antiquité, il a éprouvé successivement plusieurs changemens; mais cette tour est demeurée dans son état primitif.

Mon père était un disciple peu ardent de cette école; mais mon ayeul, un des plus illustres guerriers qui ait paru dans les annales de notre histoire, était enthousiaste de l'astrologie. Il n'entreprenait rien à la guerre, ou n'émettait pas d'opinion dans le conseil

avant que son grand prêtre Julien et lui-même n'eussent consulté la position des planètes.

— Julien existait donc du vivant de votre ayeul ?

— Il aurait alors plus de cent ans, répliqua le Comte en souriant ; le Julien d'à présent est le fils de celui dont je vous parle, et il a au moins soixante-dix ans. Mon père qui n'était pas entièrement dégagé de cette vieille superstition, lui a légué une pension, et je le laisse jouir en paix de ses anciens priviléges, quoiqu'il me regarde comme un hérétique. Ce pauvre Julien ! il m'a dit ce matin, en remuant gravement sa tête : Vous ne daignez jamais visiter la tour. Cependant une étrange et solennelle conjonction doit avoir lieu, je vois des nuages s'abaisser sur cette auguste maison. Ah ! mon jeune maître Octave, que n'êtes vous né une heure plus tard !»

Et alors le bon vieillard a secoué encore une fois sa tête blanchie par les ans.

— Vous excitez ma curiosité, dis-je au Comte : Est-il permis à un profane de visiter le vieux Julien et sa tour ?

— Oh ! il en sera charmé ; mais rappelez-vous son âge, mon jeune ami, et ne vous moquez pas de lui !

Nous montâmes à l'observatoire, il était situé sur une éminence et de la manière la plus favorable aux observations des astres ; la vue embrassait à-la-fois tout l'horison. Dans la partie inférieure il y avait un simple appartement ; mais dans le haut tout avait rapport aux travaux d'un astrologue : on ne voyait que des télescopes, des globes, des compas, des cadrans. Dans chaque pièce étaient entassées pêle-mêle d'énormes in-folios et de vieux parchemins. Julien enchanté de la visite qu'il recevait,

courba respectueusement sa tête vénérable, et nous conduisit avec solennité à travers les appartemens; enfin nous parvinmes à l'enceinte sacrée où il faisait ses études. Je ne puis vous exprimer ce que j'éprouvai dans ce moment; ce n'était point ce sentiment d'ironie produit par le ridicule et que le Comte craignait de moi, ce n'était cependant pas du respect, mais plutôt une sorte de crainte. Autour d'un demi-cercle on voyait sept figures d'airain, une couronne était sur leurs fronts, un sceptre dans leurs mains; au-dessus de leurs têtes brillaient des étoiles de diverses grandeurs et d'un éclat différent, la chambre ne recevait pas d'autres lumières.

« Ces statues, dit le vieux Julien, re-
» présentent les planètes qui règlent la
» destinée de notre globe et la nôtre.
» Celle qui est la plus éloignée de vous,
» dont le front est sillonné et l'aspect

» sombre, représente Saturne. Du côté
» opposé vous voyez Mars dont l'étoile
» brille d'un feu rougeâtre. Tous les
» deux n'annonçent que des malheurs
» aux habitans de la terre; plus près,
» vous remarquez Vénus sous les traits
» d'une belle femme, son étoile répand
» une lumière douce et brillante; Mer-
» cure est à gauche; du côté opposé sont
» le Soleil et la Lune. Mais, Elmer, dans
» le centre, paraissait l'illustre Jupiter:
» l'éclat que répandait son étoile, semble
» briller encore à mes regards. Je fus
» frappé d'étonnement, je tressaillis
» lorsque Julien me la fit remarquer.
» Plût au ciel, dit-il, que notre Octave
» fût né une heure plus tard! Cette bril-
» lante étoile aurait été la sienne. Oh!
» plût à dieu, répéta t-il, que cela
» fût ainsi! Voyez quelle heureuse con-
» jonction aurait eu lieu dans ce mo-
» ment, regardez, regardez, Monsei-

» gneur, combien peu s'en est fallu que » sa destinée ne fût plus brillante encore » que celle de son ayeul, votre illustre » père! » Alors il fit approcher le Comte » d'une table noire où l'horoscope du jeune Octave était tracé en caractères chaldéens, j'y jetai les yeux, et je tressaillis de surprise : J'avais ignoré jusqu'à ce moment, m'écriai-je, qu'Octave et moi nous fussions nés le même jour. Le vieux Julien tressaillit à son tour, il demeure immobile, la bouche entr'ouverte, les mains étendues devant moi. Vous! vous! s'écria l'astrologue; êtes-vous né le 13 septembre 17....? A quelle heure, dites, à quelle heure! Pardonnez-moi, je vous prie, ma vivacité, mais je vous supplie, dites-moi, à quelle heure?

J'avais dans la double boîte de ma montre un morceau de satin sur lequel ma mère avait tracé le jour et l'heure de ma naissance; je le portais toujours avec moi

par affection pour elle ; je le montrai à Julien ; il le fixe un moment, et le laisse échapper de ses mains. « La même heure ! la même heure » ! et il tombe à genoux devant moi. Noble rejeton d'une illustre famille, continua-t-il, car je ne puis douter de ton rang ; favori du ciel, la plus brillante destinée t'attend si tu peux échapper à l'influence maligne d'un tache légère, presque imperceptible. Sois patient autant que magnanime, et tu brilleras du plus grand éclat parmi les hommes. Mais si tu ne veilles sur toi-même, une destinée contraire t'est réservée, et tu deviendras *un monument vivant de splendeur et de souffrance.*

En répétant ces mots, lord Latimore sentit son courage l'abandonner, il saisit le bras d'Elmer, et une sueur froide le glaça.

Vous vous trouvez mal, dit Elmer.

— Non, non, Elmer; non, mon ami! Mais je vous avoue que ces mots même, quand ils sortent de ma propre bouche, me glacent, anéantissent toutes mes facultés. Jugez ce que j'ai éprouvé cette nuit, lorsqu'ils ont été prononcés par mon persécuteur, ce vieux astrologue qui a les mêmes traits, qui porte les mêmes habits que le vieux Julien, mort, il y a bien des années. Elmer, quel homme pourrait ne pas trembler! Je l'avoue, sa présence m'alarme: il m'a suivi à Paris, à Naples, à Florence, et il me poursuit encore ici!... J'ai eu la faiblesse de le fuir, et il faut encore que je le rencontre.... Secourez-moi, Elmer, dans cette circonstance; soyez pour toujours mon ami. Venez demain aussitôt que vous le pourrez, je reprendrai mon récit. A présent je suis trop agité pour pouvoir continuer. Je n'ai pas besoin de

vous recommander le silence, cela n'est pas nécessaire. Allez reposer, mon ami. Hélas ! vous pouvez dormir, allez !

CHAPITRE IX.

Un Rival.

Lorsque le Comte se trouva le lendemain avec son secrétaire, il continua ainsi son histoire :

Une aventure telle que celle que je vous ai racontée hier, Elmer, ne pouvait pas être indifférente à un esprit naturellement ambitieux. Le vieil astrologue continua un long discours que je n'étais pas capable d'entendre. Mon ame était tellement absorbée par la contemplation de la glorieuse destinée qui m'était promise, que j'étais en quelque sorte victime d'un pouvoir magique dont l'influence anéantissait mes facultés, et me rendait insensible à toute autre impression,

A la fin nous prîmes congé de Julien, et retournâmes au château ; mais mon esprit était demeuré dans la tour.

Je me retirai de bonne heure dans mon appartement, entièrement occupé de l'événement singulier qui réalisait dans mon imagination les songes brillants de gloire et de puissance que mon père avait gravés dans mon esprit dès ma plus tendre enfance, qui étaient l'unique objet de mes pensées, le but auquel tendaient toutes mes actions.

Depuis long-tems j'avais le sentiment de ma supériorité, et cette conviction ajoutait encore à mon ambition ; de ce moment l'assurance du succès augmenta l'énergie de mes desirs, et lui fit prendre un essor au-delà des bornes prescrites á l'humanité.

Quelquefois cependant le doute s'emparait de moi. Comment, me disais-je, puis-je laisser prendre un tel empire

sur moi-même? Ne suis-je pas insensé d'attacher autant d'importance aux rêveries d'un vieil astrologue, et de m'abaisser au niveau d'une simple et crédule villageoise qui va consulter les oracles d'une bohémienne, et paie pour les biens imaginaires qu'elle lui promet.

Mais bientôt ces pensées s'éloignaient de mon esprit comme les erreurs des préjugés se dissipent aux rayons brillans de la vérité, lorsque je considérais que ce vieillard avait tiré mon horoscope au moment de ma naissance, quand les vagues de l'immense océan roulaient entre nous deux, et qu'il lui était impossible de conjecturer que parmi les millions d'êtres à qui la destinée de ce moment semblait être commune, il s'en présenterait un devant lui pour demander à connaître cet horoscope comme devant lui appartenir.

Il pouvait encore moins deviner que

ce serait précisement celui dont le génie pouvait s'accorder avec une pareille destinée, et dont la fortune était telle qu'il pût recevoir la récompense de l'oracle qu'il lui revélerait.

Ces réflexions dissipèrent tous les doutes que je conservais sur la réalité de la brillante fortune qui m'était promise ; quel intérêt aurait pu avoir Julien à me tromper ? et d'ailleurs la chaîne d'événemens, qui nous avait fait connaître l'un à l'autre, et qui lui avait découvert l'heure de ma naissance, me paraissait une preuve d'une telle force que le plus incrédule des hommes n'aurait pu s'y refuser.

Et, après tout, me disais-je à moi-même, quelles sont ces prédictions auxquelles j'ajoute foi? On me promet que le succès couronnera mes plus chères espérances, et lors même que cette assurance serait pure-

ment imaginaire, Latimore ne serait pas trompé, il ne s'égarerait pas, il ne quitterait pas le sentier qui lui est tracé. La voix qui me conduit ne me crée pas une nouvelle route; ma croyance n'est que la confirmation des espérances que je nourris depuis si long-tems.

Tels furent les raisonnemens qui me donnèrent cette conviction, qui depuis ne m'a jamais abandonné. Oui, Elmer, vous voyez devant vous un des plus fermes disciples de la doctrine du fatalisme. Depuis lors jusqu'à ce moment, je ne me suis jamais écarté de cette persuasion; elle nourrit tous les projets que forme mon esprit, elle est la source de la puissante énergie qui en assure l'exécution.

Il était nécessaire que vous connussiez même ce qui se passait dans le secret de ma pensée. Je ne cap-

tiverai pas plus long-tems votre attention ; je ne vous parle pas des fréquens entretiens et des longues discussions que j'eus avec le vieux Julien ; j'en viens aux événemens qui se passèrent depuis au château de Rosenbergh, et qui se sont succédés jusqu'à cette nuit où cet être infernal que j'abhorre, ce phantôme ou ce diable (car ce ne peut être un homme) prenant la figure du vieux Julien, a fait retentir à mon oreille les mots horribles, dont le souvenir seul glace mon sang, et détruit en moi toutes les sources de la vie.

Alors une pâleur semblable à celle de la mort décolora son visage; tous ses membres tremblaient.

Enfin, après un moment de silence, il fit un effort sur lui-même, qui ramena la vie sur ses joues livides; et comme s'il était parvenu à dominer

un ennemi intérieur qui l'oppressait, il se leva avec une contenance majestueuse. Elmer, mon ami, mon frère, aidez-moi à détruire cet indigne obstacle, et la carrière qui nous reste à parcourir ne nous offrira que gloire et plaisir. Mais jusqu'à ce que nous ayons arraché la dernière racine de cette plante venéneuse qui se reproduit pour arrêter mes pas, Elmer, jusqu'à ce moment je serai malheureux, je serai exposé à..... Mais qu'ai-je besoin d'en dire davantage! Vous le voulez Elmer, n'est-ce pas? mon meilleur ami, vous exterminerez la cause de toutes mes souffrances!

Elmer frémit, une succession rapide de sinistres pensées frappa à la fois son esprit comme un coup électrique, il pressentait les projets affreux de son maître.

— Milord, mon bienfaiteur, mon

père, quelle terreur vous a saisi, vous parlez de malheurs.....

—*Je parle de malheurs*, interrompit le Comte, en frappant sa poitrine..... Grand Dieu ! ajouta-t-il avec l'expression de la plus cruelle angoisse... Bientôt élevant la voix, il lui dit d'un air mécontent: Monsieur, écoutez la suite de mon histoire, puisque le destin veut qu'elle vous soit connue. Répondez-moi, Monsieur, un homme qui a versé le sang, peut-il être heureux ? peut-il échapper au remords qui le poursuit, quand même il parviendrait au plus haut degré des grandeurs ; quand même il posséderait les richesses d'un souverain, et que son ambition satisfaite serait égale à la mienne ?

—Quelle raison, Milord, peut vous faire tenir ce langage ? dit Elmer en dominant le sentiment qu'il éprouvait.

—Dans peu de mots, Elmer, je vais

vous faire connaître l'histoire de bien des années, car il m'est impossible de m'appesantir sur les détails.

Il me semble que je vous ai dit que Octave Rosenbergh et celle qui avait refusé ses vœux, étaient attendus au château. Le marquis et la marquise della Loretta les accompagnèrent; ils adoraient leur fille qui méritait à tous égards la prédilection qu'ils avaient pour elle, il était impossible d'être plus belle; mais ce n'était point de ces beautés frivoles, de ces poupées parées qu'on rencontre si souvent. Son maintien avait de la majesté sans hauteur; sa physionomie exprimait l'esprit, et son sourire était enchanteur; l'œil charmé suivait tous ses mouvemens.... Et lorsqu'elle parlait, oh! Elmer, vous n'avez rien entendu qui pût égaler le charme de la conversation d'Olivia; elle réunissait la grace à la

solidité, et exprimait les sentimens les plus nobles, avec le langage le plus élégant. Dites-moi, mon ami, d'après ce portrait, Olivia n'était-elle pas digne du cœur de Latimore ? Etait-ce une faiblesse que de céder à tant de charmes ? Je n'y résistai pas une semaine ; une seule semaine ne s'était pas écoulée, qu'elle avait fait sur mon cœur une impression plus forte que toutes les beautés que j'avais vues jusqu'alors. En un mot, voyant qu'Octave Rosenbergh ne conservait plus un rayon d'espoir, je m'offris moi-même. Oui, Elmer, je fléchis devant une femme, et je fus refusé d'une manière formelle et sans hésitation! Je vous laisse à penser à quel point je ressentis cette insulte. Son père, son oncle, ses parens d'Italie, quel que fût l'orgueil de leur naissance, se trouvaient honorés de voir leur alliance recherchée par un homme qui

par son rang, ses talens et sa fortune, pouvait prétendre aux plus grands honneurs, dans le premier empire du monde.

Octave Rosenbergh me regardait avec compassion, après que j'eus essuyé ce refus humiliant; il sembloit vouloir me dire, *Eh bien! vous et moi sommes dignes de pitié!* Cette idée me dégradait à mes yeux. Je frappai la terre de rage, en supposant qu'on pouvait me mettre au niveau d'un autre homme, et je ne l'ai jamais aimé depuis.

Mais que dis-je? cet Octave était un rival malheureux, et quoique mon orgueil souffrît de me voir comparé à lui, je n'éprouvais pas le sentiment de la haine, c'était plutôt un affront qu'une offense. Mais s'il m'avait été préféré..... Alors, Elmer....., je l'aurais traité comme ce malheureux.... Mais où m'égaré-je moi-même?

Le Comte à ces mots portant la main sur son front, se lève et parcourt la chambre dans un silence effrayant qu'Elmer n'osait pas interrompre ; enfin il se laisse aller sur un fauteuil en soupirant profondément; il tire un portrait de son sein : — laissez-moi, laissez-moi, dit-il à Elmer : cette faiblesse ne doit pas avoir de témoin..... Cependant il me reste à vous apprendre des choses plus humiliantes encore, approchez ; prenez ce portrait, regardez: ces traits ne sont-ils pas tels que je vous les ai dépeints ? Ce sont ceux d'Olivia.

— Certainement, Milord, c'est le portrait d'une belle femme.

— Combien il est inférieur à l'original !

— Il me semble Milord, que j'ai vu quelque part une figure qui, si elle n'était pas l'exacte ressemblance de ce portrait, y avait beaucoup de rapports,

— C'est surement dans l'étranger, car ce n'est point une anglaise.

— Cela est vrai Milord; mais il y a une ressemblance dans les traits, dans l'expression....., dans les yeux..., surtout dans la bouche.... Oh! je me le rappelle, certainement Miss Melvile ressemble.....

— Est-ce une insulte préméditée? monsieur, s'écria le Comte, en se levant de son fauteuil avec une expression de colère qui frappa d'étonnement son secrétaire. Elmer demeura en silence. Lord Latimore revenant à lui-même, lui tendit la main.... pardonnez-moi, pardonnez-moi : c'est moi seul qui dois être blâmé. Je me rappelle que vous ignorez une anecdote où cette jeune personne joue un grand rôle, et qui est la cause de la peine que j'ai éprouvée en entendant prononcer son nom. Par un étrange concours de cir-

constances, elle est instruite de mes maux. Je suis fâché de la savoir maîtresse de ce secret; et entr'autres choses, Elmer, il faudra que nous trouvions le moyen de me débarrasser de mes craintes sur cet objet. Mais nous nous en occuperons ensuite, le tems nous presse; jusqu'ici je n'ai fait que vous raconter mon histoire, et il faudrait agir, car nous avons de grands projets à exécuter, et des obstacles puissans à renverser. Je suis peiné de ce que j'ai à vous raconter, ce récit retrace à ma mémoire des scènes cruelles; cependant il est nécessaire que vous sachiez tout ce qui s'est passé pour que vous puissiez servir mes projets.

Je vous ai dit que j'avais été refusé, rejeté; et quel effet pensez-vous que produisit ce refus sur moi? il m'affermit dans la résolution que j'avais prise d'obtenir Olivia. Je jurai qu'elle serait à moi,

Je suivis mon plan d'une manière régulière, et à son départ du château de Rosenbergh, je l'accompagai à Bologne où je logeai au palais de Loretta, d'après l'invitation du Marquis.

Je fus long tems avant de pouvoir soupçonner qu'elle eût une préférence marquée pour un autre, je m'efforçai de changer sa résolution avec autant d'ardeur que de persévérance, tout fut inutile; elle avouait cependant que le pays qui m'avait vu naître, la religion que je professais n'auraient point été un obstacle dans le choix de son époux, si ce n'avait pas été une objection pour ses parens, et ils y consentaient. Le pape à qui j'avais écrit, m'avait accordé la réponse la plus favorable; enfin rien ne paraissait s'opposer à ma conquête, que la simple volonté de celle qui était l'objet de mes desirs. Les mois s'écoulaient et j'étais toujours

dans la même incertitude. Enfin, un jour, je lisais seul dans la bibiothèque: Olivia ouvre brusquement la porte, elle s'élance dans la chambre sans m'apercevoir, et court à une table qui était à l'autre extrêmité, et sur laquelle était un volume du Paradis Perdu de Milton, en anglais, que par hazard je venais d'ouvrir. En apercevant ce livre, elle laisse échapper un cri de joie, le prend et presse de ses lèvres un nom qui était écrit à la première page, un nom que je ne puis répéter sans effroi, le nom de Mortimer! Il y avait une porte à l'autre extrémité de la chambre: elle échappe à ma vue sans avoir tourné la tête du côté où était le témoin de cette scène singulière; à l'instant un trait de lumière me frappa. Mortimer était un nom anglais; ce livre était écrit en anglais; elle apprenait cette langue;

elle parlait avec plaisir de l'Angleterre : pouvait-il me rester le moindre doute ? Non, non. Mais qui était ce Mortimer ? était-ce un nom de famille, était-ce un nom de baptême ? C'est ce qui me restait à découvrir. Mon cœur commençait à se décourager, je le sentis battre avec une nouvelle force. Un rival ! un rival de Latimore ! et un rival préféré ! Jusque-là, je n'avais trouvé aucun obstacle à mes desirs. Toute mon énergie se ranima. J'avais jeté mon livre ; je parcourais la chambre à grands pas, dans une agitation difficile à décrire, lors qu'un domestique entra pour m'annoncer l'arrivée du vieil astrologue Julien. Conduis-le ici à l'instant, m'écriai-je. Julien entra : Mon père, lui dis-je, vous venez bien à propos : quel que soit l'objet de votre voyage, il me comble de joie.

— Le vieillard inclina sa tête véné-

rable, et me regarda avec l'expression du chagrin, sans proférer une seule parole.

Je l'engageai à s'asseoir, et cherchai à l'encourager par des témoignages de considération et d'estime ; il laissa échapper quelques larmes, et put enfin s'exprimer. Le fils d'un frère qu'il avait perdu, et qui était l'objet de toutes ses affections, venait de mourir à Bologne; c'était un jeune homme de la plus grande espérance ; il était au service d'une famille anglaise qui demeurait alors dans cette ville.

— Une famille anglaise ! lui dis-je, en l'interrompant, quel est le nom de cette famille ?

— Elle est illustre, répliqua Julien ; c'est celle du duc de Derrington ; mais il est en Angleterre avec son fils aîné.

—Je le sais, je le sais, la Duchesse est

ici avec ses deux filles encore enfans, et son fils lord William ; c'est mon ami intime, et l'un des jeunes gens les plus instruits de cet âge, car à peine a-t-il dix-huit ans.

— Il est réellement étonnant, Milord, dit le vieux Julien, mais on doit l'attribuer sans doute au mérite de son gouverneur et son ami : je n'ai jamais vu deux hommes aussi accomplis et aussi jeunes que lord William et Mortimer Sidney.

—Mor...ti...mer Sidney, répétai-je ; Mortimer, dites vous? Julien vit quel intérêt avait excité en moi ce qu'il venait de dire; et je lui en appris la cause.

Ayant enfin découvert ce qu'était Mortimer, je fis au vieux Julien une foule de questions sur lui, je lui demandai ce qu'il pensait de ses moyens de plaire, et s'il croyait qu'il dût

m'être préféré. Julien répondit avec franchise :

Oh ! Sans doute, la plupart des femmes le mettront cent fois au dessus de vous, Milord. Ne vous ai-je pas dit souvent, que vous ne seriez pas heureux en amour ? L'aspect du ciel à votre naissance me l'a appris. N'abaissez pas votre noble destinée aux petitesses de la galanterie. Vous ne serez jamais le favori des femmes ; votre étoile en ordonne autrement.

— Alors je ne veux pas croire aux astres, bon vieillard.

— Mais rappelez-vous, Milord, qu'ils vous ont promis la plus glorieuse destinée ; interrogez votre cœur ; les talens, la fortune, le pouvoir ne doivent-ils pas vous dédommager du refus des courtes faveurs d'une beauté capricieuse ?

— Alors les astres sont des oracles, et

je veux y croire ; mais, bon père, c'est satisfaire une partie de mon ambition, que d'obtenir cette femme ; elle est digne des efforts que je fais pour réussir ; l'indifférence dédaigneuse qu'elle a montrée pour tous ceux qui prétendaient à sa main, fera de mes succès un triomphe digne d'orner la brillante destinée de Latimore.

— De qui voulez-vous parler, Milord ?

— D'Olivia, l'héritière du marquis de Loretta.

— Elle ne sera jamais à vous, répliqua l'Astrologue, avec solennité. Voyez le vieux Julien embrasser vos genoux, (et il tomba à mes pieds, j'essayai en vain de le relever.) Ecoutez-moi, continua-t-il, sur le même ton : la destinée d'Olivia a été mon étude constante depuis que j'ai su combien elle était chère à mon jeune

maître Octave. Elle est née sous une malheureuse étoile ; je ne voudrais pas qu'elle en fût informée ; mais les signes les plus funestes qui se soient jamais présentés dans le livre céleste, étaient visibles à sa naissance : il s'est formé des conjonctions qui ont annoncé que le séjour d'Olivia sur cette terre, serait marqué par le malheur ; et quoique ses premières années paraissent démentir cette prophétie, je ne puis me refuser à l'évidence des signes que j'aperçois. Je vous en conjure, Milord, ne recherchez pas une alliance fatale, ne cessez pas de vous rappeler cette petite tache qui se trouve dans la page brillante de votre destinée. Une inspiration irrésistible me force de vous annoncer que les malheurs qui vous menacent, se trouvent unis à la destinée d'Olivia ; évitez la, je vous supplie. — Le vieillard cessa de parler.

Je ne chercherai pas à vous peindre ce que j'éprouvai pendant ce discours ; la simple pensée de renoncer à Olivia me montra que la *préférence* que j'avais eue d'abord pour elle, était devenue *une passion* véritable ; je l'aimais pour elle même indépendamment des desirs que j'avais de satisfaire une passion plus forte encore, l'ambition. Une nouvelle suite d'idées s'offrit alors à mon esprit ; je m'aperçus que le tems était passé où j'aurais pu rompre les liens dont ma crédulité avait enlacé mon esprit ; tous mes efforts pour briser cette chaîne étaient ceux d'un enfant ; je trouvai qu'il n'est pas plus facile d'interrompre le cours des opérations de la nature, que de détruire un préjugé lorsqu'il s'est identifié avec nous-mêmes. Telle était alors la disposition de mon esprit, et telle elle est encore ; mon cœur est si pénétré de

la vérité des espérances qui m'ont été données, qu'il cessera de battre avant que je les abandonne.

Je respectais le vieux Julien, je fis tous mes efforts pour dissiper son inquiétude, et j'y réussis en partie. Je lui demandai alors, quel rapport pouvait avoir le funeste présage qui me menaçait, avec mon amour pour Olivia. Il me répondit ainsi :

Né dans le plus haut rang, fils d'un ministre dont l'influence est connue dans toute l'Europe, vous devez rencontrer peu d'obstacles sur la route qui conduit au pouvoir et aux dignités; car je suppose que l'ambition, qui est votre passion dominante, ne pourra pas vous rendre coupable, puisque vous jouissez déjà d'une existence aussi brillante que vous pouvez la desirer. La carrière des honneurs est pour vous si facile que, sans vous écarter du

sentier de la vertu, vous atteindrez sans peine le but auquel vous aspirez ; et si vous ne vous rendez pas coupable, vous ne connaîtrez jamais le malheur.

— Comment pourrais-je vous comprendre, Julien, lui dis-je ; y a-t-il quelque authenticité dans les oracles que vous consultez? dois-je ou ne dois-je pas me fier à leurs promesses?

— Il y a de l'impiété à n'y pas croire, lorsqu'on peut les comprendre.

— Ne m'avez-vous pas dit que la plus brillante destinée m'attendait? et alors pourquoi s'attacher à des bagatelles?

— Mon cher lord Latimore, pardonnez la liberté que je prends : mais vous êtes mon enfant dans la science. Je vous ai donné une foi nouvelle, et je sens que je suis responsable de ses effets. Laissez-moi, je vous en conjure, vous garantir d'une erreur où je vois

que vous allez tomber. Je vous ai promis une brillante destinée, cela est vrai; mais je ne vous ai pas promis le bonheur, ce serait une absurdité. Il ne dépend pas de la destinée; c'est nous qui sommes chargés du soin de l'assurer. Je vois par la position des planètes, lorsqu'un esprit est lancé dans l'existence, sous la forme humaine, s'il tend à s'élever ou à ramper. Je vois aussi si les circonstancees se trouvent en rapport ou en opposition avec ses principes; et d'après mes observations dans le ciel, je lui prédis tout ce que peut lui promettre la destinée. Mais le bonheur ou le malheur ne sont point l'ouvrage du destin; tous deux dépendent des circonstances et de la situation d'un homme. L'œil observateur découvre tous les jours le bonheur parmi les plus pauvres de nos frères, et aper-

çoit le malheur uni au pouvoir et à l'éclat.

La patience m'échappa pendant le discours du vieillard ; pourquoi ce sermon, lui dis-je en l'interrompant, me soupçonnez-vous de coupables desseins ? Non, Milord, non pas à présent ; mais vous poursuivez un objet que vous ne pouvez obtenir sans crime. — Expliquez-vous, Monsieur, lui dis je avec colère ! — Olivia en aime un autre, répondit le vieillard ; elle ne sera jamais à vous que par la force ; et si vous y avez recours, soit en employant l'autorité de ses parens, soit en faisant usage de moyens plus coupables encore, ne vous flattez pas de trouver jamais le bonheur ; car, quoique la destinée vous promette que vous hériterez de la gloire du nom de votre père, que vous accroîtrez encore, je vous recommande

de conserver dans votre sein le talisman de l'innocence; ou bien, quoiqu'élevé au-dessus de tous les hommes, l'objet de l'envie, de la flatterie et de l'adoration, vous soupirerez, en disant en vous-même : *Je ne suis qu'un monument vivant de splendeur et de souffrance.*

Le Comte frémit en prononçant ces mots; ses lèvres devinrent tremblantes; il se laissa aller sur son fauteuil. Elmer crut qu'il allait s'évanouir.

— Appellerai-je du secours, Milord?

— Insensé, voulez-vous me trahir? s'écria le Comte que cette question avait rappelé à lui-même; quel secours pourriez-vous me procurer? Y a-t-il une voix qui puisse réveiller les morts? Avez-vous un moyen d'effacer les plus horribles souvenirs? Si vous ne l'avez pas, vous ne pouvez me secourir.

Une larme s'échappa de sa paupière

et parut le soulager ; enfin étant parvenu à rappeller ses esprits, il prend Elmer par la main, et fixe ses regards sur lui..... : Jeune homme, bientôt mon secret vous sera connu, un secret terrible! Mais si jamais il échappe de vos lèvres, si vos regards, votre conduite peuvent faire naître un soupçon, une vengeance terrible vous attend, une punition auprès de laquelle la mort, les tortures ne sont rien. Apprenez que, quoique j'aye ri en voyant l'astrologue réuni au moraliste, dans le vieux Julien, chaque syllabe qu'il prononçait était la vérité ; cependant je l'ai méprisé, j'ai continué à poursuivre mes projets sur Olivia.

L'affaire qui avait amené Julien à à Bologne, l'y retint plusieurs semaines, pendant lesquelles il me parla souvent d'Olivia ; il priait, il menaçait, mais ce fut en vain : ma résolution était invariable.

Lord William Derrington venait souvent au palais de Loretta. Je saisis la première occasion d'apprendre de lui l'histoire de ce Mortimer. Je sus qu'il jouissait de la plus grande estime parmi les Derrington ; enfin je le vis lui-même causer avec sir William, et, avec un peu d'artifice, j'eus la certitude de sa passion pour Olivia. Je cherchai une occasion d'en parler à Olivia elle-même ; elle feignit le plus grand étonnement, et parut regarder ce soupçon comme une insulte ; elle ajouta qu'elle considérait M. Sidney à cause de ses talens et de ses vertus, et fit avec chaleur l'éloge du discernement de lord Derrington qui avait su apprécier un aussi excellent homme ; mais elle traita avec le plus souverain mépris toute insinuation d'un autre genre.

Ce langage ne put m'en imposer : je voyais la joie qu'elle manifestait toutes les fois que lord William pro-

posait une visite à sa mère, une promenade, une partie de cheval, ou tout autre amusement de ce genre, car alors son favori Mortimer n'était jamais absent ; et il s'était tellement insinué dans les bonnes graces du Marquis et de la marquise della Loretta, que malgré tout leur orgueil, le Chevalier Sydney était toujours invité à leur palais.

Je communiquai mes soupçons à lord William, et l'engageai à songer à la honte qui rejaillirait sur lui-même, si, par une suite de l'ambition ridicule de Sydney ou de la folie d'Olivia, l'homme qu'il avait présenté parvenait à épouser ou à séduire l'unique héritière de la famille Loretta.

Lord William avait pâli en m'écoutant ; il paraissait frappé d'étonnement: c'est imposible, s'écria-t-il ; mais je pénétrerai au fond du cœur de Mortimer ; et si vos soupçons étaient vrais,

il n'y aurait que la vie du traître qui pût satisfaire ma vengeance.

Après avoir été deux jours sans paraître au palais de Loretta, il vint avec Mortimer, et me demanda un moment d'entretien dans cette même bibliothèque où j'avais eu des preuves si fortes de la passion d'Olivia. J'observai une sorte d'embarras dans les manières de lord William; mais le maintien froid et composé de cet hypocrite consommé, de ce Mortimer, était admirable.

Lord William, dit-il, en s'adressant à moi, m'a fait part d'une conversation où vous avez cru convenable de mêler sur ma conduite des insinuations d'une telle nature, qu'il m'est impossible de ne pas vous demander une explication pleine et entière.

— Me demander, Monsieur? — répondis-je avec mépris.

— Je l'ai dit, Milord; mais surement

l'importance du sujet dont il est question ne doit pas nous laisser faire une vaine attention aux mots: l'honneur de l'illustre Dame.....

Je ne pus contenir mon indignation plus long-tems. Lord William Derrington m'a t-il préparé cette insulte, ou se contente-t-il seulement de protéger votre insolence? *L'honneur d'une illustre Dame!* Grand dieu! l'ai-je bien entendu? L'honneur d'Olivia della Loretta, doit-il être soutenu par un précepteur, un stipendiaire?

—Je suis au-dessus de vos injures, Milord, répliqua Mortimer froidement: elles sont sans pouvoir sur mon cœur, car il est préservé par le talisman de l'innocence; et quelqu'obscur que soit le lot qui m'est échu dans la vie, j'aime mieux être ce que je suis, que de devenir un *monument vivant de splendeur et de souffrance.*

Quel pouvoir magique ces mots semblaient avoir sur moi? Je demeurai immobile et tremblant devant le témoin de ma faiblesse.

L'artificieux Mortimer saisit le moment de mon humiliation, et continua ainsi : Je vois votre situation, Milord; je puis pardonner l'injustice de vos soupçons, puisque c'est l'erreur qui les a fait naître. Vous m'avez cru assez présomptueux pour oser aimer Olivia, vous avez pensé que je cherchais à gagner ses affections. La distance qui est entre elle et moi est telle, qu'on pourrait alors me taxer d'une personnalité injustifiable; mais un tel sentiment pourrait être regardé comme une vertu, si on le comparait aux efforts de celui qui, guidé par la passion ou l'ambition, veut se satisfaire contre la volonté de l'objet qu'il poursuit, et au mépris des lois sacrées de l'amour et de l'honneur.

Je ne pus lui répondre, et je quittai brusquement la chambre; j'étais convaincu qu'il y avait eu une entrevue entre Mortimer, Sydney et le vieil astrologue Julien. Mes délibérations ont toujours été rapides; je vis à l'instant ce qu'il me restait à faire, et je cherchai le marquis della Loretta: l'orgueil de la naissance était le côté faible de son caractère, et c'est là où je dirigeai ma première attaque. Je lui dis en peu de mots que j'avais découvert enfin l'obstacle qui empêchait l'héritier du nom le plus illustre en Europe, de devenir le gendre du Marquis della Loretta.—Cessons, mon cher Marquis, continuai-je, de chercher les raisons d'Olivia, pour refuser Octave de Rosenbergh ou moi-même: la cause m'en est connue, c'est un sentiment profondément enraciné dans son cœur. — Le Marquis tressaillit. — Oui, elle en aime un autre. Si elle avait placé ses

affections sur un homme d'une naissance égale à la sienne, même d'un homme dont le rang et la fortune pussent mériter quelque considération, j'aurais moins souffert de cette préférence; mais son choix est si dégradant pour ceux qu'elle a rejetés, pour sa famille et pour elle-même, que le monde entier s'éleverait contre nous.

— Son nom, Milord, son pays, sa demeure ? demanda le Marquis avec impétuosité.

— Vous connaissez la Duchesse de Derrington.

— Elle vient ici quelquefois... mais quel rapport...?

— Son fils, lord William ne vient-il pas souvent?

— Serait-ce lui? La Marquise et moi avons remarqué ses soins pour Olivia, et le plaisir qu'il avait à la voir. Mais sa jeunesse et son mariage projeté avec

l'unique héritière d'une famille Irlandaise, nous avaient empêché d'y faire attention.

— Oh! mon cher Marquis, vous vous méprenez beaucoup; ce n'est pas de lord William que je veux parler, ce jeune homme a les meilleures intentions, et il est plein de talens: mais celui qui l'accompagne et qui n'a que quelques années de plus que lui, a pris un tel empire sur l'esprit du jeune lord, qu'il est devenu l'instrument de ses projets. Comment votre excellence pourrait-elle annoncer au Prince de Beaumont, et aux autres Seigneurs de son illustre maison, qu'Olivia Loretta a épousé le gouverneur de lord William Derrington?

Le Marquis mit la main sur son épée, et jura que, s'il pouvait avoir la moindre preuve de ce que je venais

d'avancer, la mort de Mortimer Sydney expierait son crime.

— Je pris sa main tremblante et je le conduisis à la bibliothéque où lord William et son gouverneur étaient encore.

Je répétai mon accusation devant Mortimer lui-même. Il eut l'effronterie de me dire de fournir les preuves de ce que j'avançais. Je demandai qu'Olivia fût appelée : lord William prit alors la parole ; il supplia le Marquis d'épargner la sensibilité de sa fille, et il promit d'éclaircir lui-même ce mystère : alors avec une fermeté hypocrite, dont je ne l'aurais pas cru capable, il assura le Marquis, que son ami, (c'est ainsi qu'il appelait Mortimer) avait pris sur son compte, par égard pour lui, les accusations d'un ambitieux prétendant, d'un amant rejeté. Je déclare, continua-t-il, que mon ami

Mortimer Sydney est au-dessus de toute dissimulation; je suis sûr que si, malheureusement pour son repos, il eût conçu l'espoir d'obtenir le cœur et la main d'Olivia, ou d'une autre femme d'un rang plus élevé, les menaces d'un Latimore n'auraient pu l'empêcher d'avouer hautement ses prétentions, et que la colère, l'envie, la jalousie et l'ambition (qui se peignent dans les regards de ce même Latimore), ne pourraient jamais arracher un aveu à Mortimer ou à moi-même. Cependant, ajouta-t-il, nous ne pouvons être indifférens aux chagrins d'un père; et pour dissiper l'inquiétude de celui qui donna le jour à cette femme adorée, tout autre sentiment sera sacrifié, et à lui seul nous découvrirons le fond de nos cœurs.

— Cela est étrange, dit le Marquis, en se tournant vers moi, permettez-moi, Milord, de....

— Je me retire, Monsieur ; et aprés que vous aurez entendu le merveilleux récit dont je pense que lord William veut vous honorer, je vous produirai la simple preuve qui confondra ces artisans d'une infâme imposture.

Je me retirai dans le jardin. Une heure après le Marquis me rejoignit : ses regards exprimaient l'inquiétude ; mais on n'y voyait plus de colère.

— Mon cher ami, la famille de Loretta ne pourra jamais assez reconnaître votre zèle pour ses intérêts ; mais il vous a égaré. Je suis assuré que M. Sidney n'a jamais prétendu à ma fille ; lord William m'a avoué son amour pour elle, et il a ajouté qu'Olivia ne le rejeterait pas, si elle était libre de faire un choix. Remarquez, mon ami, qu'il a osé dire au père d'Olivia, lui-même, que sa fille aime un étranger qui n'avait pas la liberté de lui offrir sa main. Mais

la vengeance que méritait cette insulte faite au nom de Loretta, a été détournée par la pitié que m'a inspirée la douleur de ce jeune homme. Il est tombé à mes genoux en versant des larmes amères; il m'a supplié de lui permettre d'espérer, jusqu'à ce qu'il pût obtenir du Duc son père, de renoncer au projet qu'il a formé de le marier à une autre; ou, s'il ne pouvait changer sa résolution, de laisser passer quelque tems pour lui sauver le reproche d'une obéissance trop précipitée.

— Et sans doute, répliquai-je, le Marquis della Loretta a promis à ce jeune étourdi de différer, en sa faveur, d'écouter les offres d'un homme tel qu'Octave de Rosenbergh; jusqu'à ce qu'il se soit décidé.

— Arrêtez! s'écria le Marquis, vous me désolez.

— Oh! pour son honneur, je ne

puis m'empêcher de dire à votre excellence qu'elle a été assez long-tems la dupe de ce scélérat artificieux. Dites-moi, est-il vraisemblable qu'à dix-huit ans, à cet âge où les passions sont ardentes et le sang en fermentation, on puisse raisonner aussi prudemment, aussi froidement sur son amour? Mon noble ami, c'est l'ouvrage de ce Mortimer, qui veut établir sa fortune sur la honte de votre maison. Dites-moi, Olivia a t-elle souscrit à cette belle histoire?

— Elle vient avec sa mère, nous allons tout apprendre.

La Marquise nous rejoignit, elle était en larmes, et, avec l'expression de la plus vive douleur, elle nous dit qu'elle croyait que le bonheur d'Olivia dépendait de son union avec lord William.

— Que répondez-vous à cela? dit le Marquis.

— Qu'elle a délivré mon cœur d'un

sentiment devenu bien pénible. J'aimais votre fille, parce que je l'estimais ; je l'estimais, parce que je croyais que son ame était plus noble encore que sa naissance. Elle s'est abaissée jusqu'à prendre part à une intrigue infâme ; je ne l'estime plus.

— Expliquez-vous, expliquez-vous, s'écria le Marquis.

Je lui racontai alors la scène dont j'avais été témoin dans la bibliothéque; il s'emporta jusqu'à la fureur. Les larmes de la Marquise ne purent rien sur lui, il courut à l'appartement d'Olivia, lui demanda ses clefs et examina ses tiroirs. Il trouva le volume du Paradis Perdu dont je vous ai parlé : le nom de Mortimer écrit, sur la première page était une preuve sans réplique, mais plusieurs lettres qu'il trouva dans un tiroir confirmèrent encore ce que j'avais avancé ; elles étaient écrites par ce Mor-

timer, et il n'y avait pas une ligne de lord William. De ce moment la résolution du Marquis fut prise, il donna le choix à sa fille d'épouser Octave ou moi, ou de se retirer dans un couvent pour toujours. Le palais de Loretta fut interdit aux Derrington ; le Marquis fit de telles menaces au chevalier Sydney, que la Duchesse se hâta de partir pour le midi de la France.

On m'attribua la décision du marquis, et ainsi que je m'y attendais, je reçus un cartel de lord William: nous nous battîmes, et l'épée d'un enfant désarma le bras de Latimore..... Oh ! puisse la fortune m'abandonner, si je cesse jamais de le haïr ! jusqu'à la mort je le poursuivrai ! Puissé-je accumuler sur sa tête tous les tourmens que la haine et la rage peuvent inventer ! Je voudrais le tenir au bord d'un gouffre d'infamie, lutter avec lui, et ne lâcher ma proie

que lorsque l'un de nous d'eux serait précipité dans l'éternel abîme!

Bientôt le tems qu'on avait accordé à Olivia pour se décider expira; toute sa famille avait fait de vains efforts pour adoucir son père. Elle choisit le cloître, et prit le voile; les Derrington et leur Mortimer retournèrent en Angleterre, et je fus nommé pour accompagner lord P.... à Berlin.

L'année suivante nous revinmes à Vienne, le vieux comte Rosenbergh n'était plus; Octave avait succédé à son titre et à sa fortune. Il me fit les invitations les plus pressantes, d'aller passer quelque tems au château de Rosenbergh, et je l'y accompagnai; j'avais quelque remords d'avoir eu part aux persécutions qu'avait souffertes Olivia; mais je conservais contre lord William et son favori, une haine toujours croissante. Je rencontrai au châ-

teau de Rosenbergh le vieux Julien: sa conduite avec moi était devenue insupportable ; il me reprochait dans les termes les plus offensans, d'être l'auteur des malheurs d'Olivia et de lord William.

Latimore, me dit-il, je vous ai averti de l'influence maligne que cette faible tache devait avoir sur votre brillante destinée. Votre conduite l'a changée en un nuage funeste suspendu sur votre tête, et portant dans son sein le germe de votre destruction. Olivia est malheureuse, lord William est malheureux ; mais leur peine est un bonheur, en la comparant à celle qui vous est réservée, à vous, *monument vivant de splendeur et de souffrance.*

Dans un mouvement de rage, je repoussai le vieillard avec mépris, et lui ordonnai de ne jamais paraître devant moi. Trois jours après, la réflexion me montra que j'avais été

injuste avec lui, je me décidai à lui faire une visite, pour réparer ma faute, et à lui demander une copie de mon horoscope, qu'avant notre rupture à Bologne, il avait promis de me donner. A midi, je me rendis à la tour dans cette intention. La vieille femme qui occupait la pièce d'en bas, me dit que Julien avait passé la nuit à étudier, et lui avait expressément ordonné de ne pas l'interrompre avant midi, qui était l'heure où elle lui portait son déjeuné. Elle était alors occupée à le préparer, et elle me dit qu'elle allait le prévenir de mon arrivée. Peu de minutes après, je vis cette pauvre femme descendre d'un air effrayé; son maître, (c'est ainsi qu'elle appelait l'Astrologue) avait disparu: il n'a sûrement pas été ici pendant la nuit, sécriait-elle, car il n'a pas touché la robe de chambre qu'il prend ordinairement pour étudier,

et la robe et la ceinture qu'il porte le jour, ont disparu avec lui.

La bonne femme était si effrayée, qu'à peine pouvait-elle me parler. Elle me dit que Satan avait emporté son maître ; car elle était persuadée qu'il n'avait pas traversé sa chambre, qui était le seul passage par où il pût sortir de la tour. Je montai moi - même l'escalier, et je le cherchai dans l'observatoire où étaient les statues. Julien n'y était pas, je trouvai deux lettres ; l'une à l'adresse du comte de Rosembergh, et l'autre à moi : je rompis à l'instant le cachet, et je lus cette lettre qui renfermait mon horoscope.

Le Comte alors la tira de son sein, il avait montré à Elmer son horoscope dans sa dernière entrevue ; la lettre contenait ces mots.

« Reçois, Latimore, le gage qui te » promet la splendeur, le pouvoir, les

» richesses et les talens qui seront ton
» partage. La vertu seule y manque
» pour que le bonheur t'accompagne,
» et que l'histoire de ta vie soit une
» page brillante dans les annales du
» monde. Celle sur qui tu as accumulé
» l'injure, et que tu entraînes trop tôt
» dans la tombe, te pardonne et meurt;
» celui pour qui elle veut souffrir et
» mourir, vivra et sera l'objet de l'ad-
» miration et de l'estime du monde; et
» toi tu deviendras un objet de jalousie,
» et de haine. Reçois encore un conseil
» de moi, Latimore, et avec ton horos-
» cope, le dernier témoignage de mon
» souvenir; répare les maux que tu
» as faits à Olivia, en rendant justice
» à lord William. Il est ton rival en ta-
» lens, et je sais qu'il sera ton rival en
» pouvoir. Arraché par toi du tem-
» ple de l'hymen et de la paix, il s'est
» dévoué au service de son pays; il se

distinguera dans les camps et dans les » conseils, car il secondera les promes- » ses de la destinée, par son attache- » ment à la vertu. Jupiter, cette bril- » lante étoile, présida à sa naissance, » ainsi qu'à la tienne. La destinée d'O- » livia a été pour lui comme pour toi- » même, une tache de malheur dans un » champ de gloire; mais remarque la » différence : son honneur n'a jamais » été souillé, sa vertu n'a point été » ébranlée par l'amour que chérissait » son ame pure, et par la douleur qu'il » éprouve encore. Latimore peut-il » trouver dans lui-même cette con- » solation? Non, je le connais trop bien. » Je sais que dans ce moment même où « la beauté abandonne ces joues flétries » par le malheur, et sur lesquelles les » traits de la mort sont tracés en sinistres » caractères, je sais qu'il soupire pour » la possession de ces charmes, que lui-

» même a sacrifiés; et qu'il poursuit, » avec toutes les armes de la plus noire » méchanceté, celui qui fut préféré à » Latimore. Ecouté encore, avant qu'il » soit trop tard, la voix de la sagesse » et de la vertu. Le règne des passions » basses doit finir; car si elles ne cè- » dent aux lumières de la raison et » aux sentimens de ton cœur, je jure » que jamais le monde n'aura vu une » union de splendeur et de souffrance » comparable à celle qui attend lord » Latimore. »

— Eh bien ! Elmer, dit le Comte, que dites-vous de Julien comme moraliste ? Son langage respire la vengeance; en dépit des anathèmes de ce vieux fou, je poursuivrai ma carrière de gloire. La mort est désormais le seul obstacle qui puisse m'arrêter.

La lettre au Comte contenait seulement un adieu; le vieux Julien ajoutait

qu'il s'était décidé à finir ses jours dans une retraite qui ne devait jamais être connue. Le Comte qui s'inquiétait peu de l'astrologue et de ses études, ne se donna pas la peine de chercher à découvrir cette retraite. Un mois après son départ, un courrier arriva de Bologne, qui nous annonça qu'Olivia s'était échappée de son couvent, et avait trompé toutes les poursuites. La date du jour de sa fuite s'accordait si bien avec la retraite du vieux Julien, que je ne doutai plus qu'elle ne fût concertée entr'eux. L'intérêt qu'il montrait à lord William, son voyage à Bologne où il n'avait jamais eu de parens, tout tendait à confirmer notre opinion. Je partis à l'instant pour Bologne avec le Comte. Le Marquis et la Marquise étaient au désespoir; l'ignorance où ils étaient du sort de leur fille, les accablait.

Par les recherches que nous fîmes en Angleterre, nous apprîmes que lord William, au moment de la fuite d'Olivia, était avec le Duc, son père, dans une de ses terres en Ecosse; mais qu'on n'avait pas entendu parler de M. Sydney qui, depuis plusieurs mois, avait pris congé de la famille de Derrington.

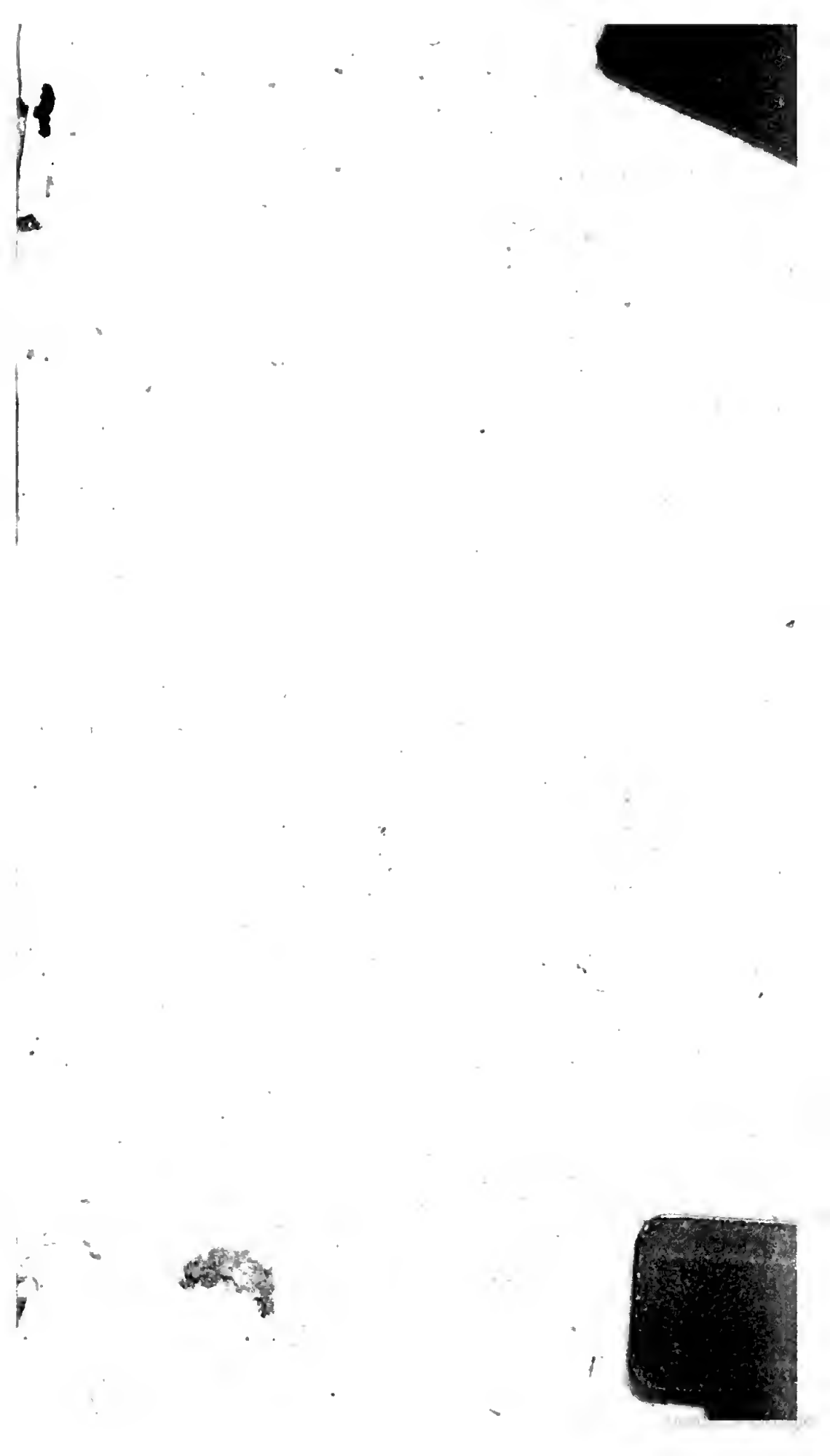
Cette information ne nous laissa pas de doute sur l'auteur de l'enlèvement d'Olivia, et nous fit connaître la duplicité et l'affectation de vertu de lord William, de Julien et d'Olivia elle-même.

Le tems s'écoula sans nous donner le moindre indice qui pût nous guider dans nos recherches; en vain on avait offert des récompenses, menacé de châtimens, tout avait été inutile; et la famille d'Olivia, renonçant à elle, avait pris son deuil comme si elle eût été morte.

Le hazard cependant me découvrit, deux ans après, le lieu de sa retraite. Je voyageais dans le midi de la France, et je m'étais arrêté, pour changer de chevaux, dans un petit village, dont le site me parut charmant; je me décidai à y dîner. Je me promenais sur un joli côteau, lorsque mon oreille fut frappée des sons harmonieux d'un luth; j'écoutai, et je m'approchai. Conduit par la mélodie de l'instrument, j'arrivai auprès d'une chaumière simple et élegante; une femme était assise à côté de la fenêtre, et même à une assez grande distance je fus frappé de sa beauté. Mais peignez-vous les sensations que j'éprouvai lorsque je reconnus Olivia, qui me parut aussi belle que jamais! Mon premier mouvement me fit frapper à la porte. Un petit chien aboya; la belle fugitive se retira, et un vieillard vint

m'ouvrir. C'était Julien de Rosenbergh. En me voyant il fuit dans la maison ; peu de minutes après, je vis paraître le traître Mortimer. Oh ! Elmer, pourquoi la destinée avait-elle voulu cette rencontre ?

Le Comte porta sa main sur son front : Je sens que je m'affaiblis, s'écria-t-il, je succombe. Les sensations que j'éprouve sont trop violentes pour un mortel. Laissez-moi un moment, Elmer. Lorsque mes forces seront revenues, j'enverrai Durand vous chercher, et vous entendrez la fin de mon histoire.

Fin du premier volume.

369111